

**PETITES NOUVELLES
DU MONDE MODERNE**

Thibault Pastierik

SOMMAIRE

MOUNIR AL-SEBAK, LE DRESSEUR DE CHAMEAUX TÉLÉPATHES	3
LA BROCANTE DE NIEDERMORSCHWIHR	17
LE PETIT MACARON ROSE	26
ÉCHANGES MUSCLÉS	42
UN HÉROS SANS FAILLE	66

MOUNIR AL-SEBAK, LE DRESSEUR DE CHAMEAUX TÉLÉPATHES

L'horloge sonnait les trois coups de pied au cul lorsque Mounir Al-Sebak, le très fameux dresseur de chameaux télépathes, professeur émérite à l'Institut Egyptien de Recherche et Développement d'Acuités Psychiques chez les Animaux¹, passa la porte du *Fion Serré*, réputé pour être le bar le plus malfamé de la pétillante Louxor, classé « abject et dangereux » par le Guide du Petit Taulard². Aussitôt, tous les nez de la pièce se dressèrent dans sa direction, car Mounir Al-Sebak sentait la merde fraîche, contrairement aux autres qui sentaient la merde tout court. Refusant de se laisser intimider par l'aura prédatrice qui émanait du lieu, le digne dresseur s'avança au comptoir et commanda sans ciller un œsophage d'Osiris, breuvage corsé à base d'humeur vitrée de crocodile et d'appendice vermiculaire d'ibis écrasé. Quelques rires jaunes retentirent derrière Mounir Al-Sebak. Cette boisson avait été interdite par la loi vingt ans auparavant lorsqu'on s'était aperçus qu'elle transformait ses consommateurs en sycomores. Bien sûr, on pouvait toujours en boire à ses risques et périls au *Fion Serré*, mais il fallait être inscrit à la Guilde des As³, et ce n'était pas le cas du dresseur. Le barman, qui arborait un visage de grand chassé-croisé, sortit une machette longue d'un demi-papyrus de son tablier et la posa lascivement sur le comptoir. On aurait dit qu'il avait fait ça toute sa vie, et en effet, la licence de niveau Ramsès VII⁴ accrochée au mur derrière lui attestait de ses talents de lanceur de poignards et de cracheur de venin. Des gouttes perlaient à présent le front de Mounir Al-Sebak, mais ce dernier resta immobile et, tout en fixant le barman droit dans les yeux, il dit :

¹ **IERDAPA** : à prononcer [guiliguili].

² **Le Guide du Petit Taulard** : guide créé en 1986 par Wajdi Chich-Kouyemol dont le but est de faciliter la réinsertion de l'ex-détenu dans le milieu du crime. Le Guide du Petit Taulard répertorie les lieux les plus malfamés où arnaques, hold-up et contrats germent comme pissenlit au cimetière.

³ **La Guilde des As** : club de truands et de gangsters créé en 1892 par Nizard Ben-Iktareum, tueur de jockeys en série, incarcéré dix ans plus tard. La Guilde des As offre à ses membres une protection maximale, ainsi qu'une paire de chaussettes lors de l'adhésion. Pour entrer dans la Guilde, les aspirants doivent d'abord se raser les sourcils et réciter la recette de la pâte à crêpes sans prononcer les voyelles.

⁴ **Licences Ramsès** : attestation permettant à un commerce de vendre de la chique (Ramsès I), de l'alcool à moins de dix degrés (Ramsès II), de l'alcool à plus de dix degrés (Ramsès III), du haschisch (Ramsès IV), de la fiente de cigogne acide à injecter (Ramsès V), des armes blanches (Ramsès VI), des armes lourdes (Ramsès VII) et des chewing-gums à la harissa (Ramsès VIII).

« Je sais qu'un testicule d'hippopotame pèse entre deux et trois kilos soixante-treize, mais qui pourra me dire combien pèse la volonté d'un homme ? »

Tout le monde s'était tu. Les yeux frits du barman se plissèrent, et après quelques secondes d'hésitation, il rangea la machette pour remplir un grand verre d'un liquide mauve et opaque dont la texture rappelait celle de l'or fondu. Dès qu'il fut servi, Mounir Al-Sebak s'empara du verre et engloutit l'œsophage d'Osiris d'un trait. Le silence s'envola avec la dernière goutte du breuvage, et chacun retourna à ses affaires. Sauf le barman qui ne lâchait pas le dresseur du regard.

« Que viens-tu faire ici ?, lui demanda-t-il.

- Les temps sont durs pour moi, et j'aimerais vendre deux de mes chameaux télépathes.
- On dit que tu as vieilli et que tes chameaux ne sont désormais bons qu'à mastiquer les roseaux du Nil. Qu'est-ce qui m'assure qu'ils sont bien télépathes ?
- Ils le sont, et si tu veux te donner la peine de sortir devant ton enseigne, je t'en donnerai la preuve. »

Pendant que les deux hommes discutaient entre eux, une silhouette s'était redressée sur sa chaise, dans la pénombre au fond de la pièce. Il s'agissait de Walid Zob-Khayam, le terrible dresseur de chacals pyrokinésistes qui avait été destitué de son poste à l'IERDAPA après que ses animaux avaient incendié la moitié de la ville, dix ans auparavant. C'est alors Mounir Al-Sebak qui, en ordonnant à ses chameaux de régurgiter de l'eau pour éteindre les flammes, était venu au secours de la population. Depuis cette catastrophe, le peuple égyptien idolâtrait Mounir Al-Sebak et méprisait Walid Zob-Khayam, obligeant ce dernier à se terrer dans la crasse et la honte pour échapper à la colère de ses congénères. Aussi Walid Zob-Khayam nourrissait une haine profonde envers Mounir Al-Sebak et ses chameaux et bien que tout d'abord écœuré de voir son ennemi juré pénétrer dans son repaire favori, il sentait à présent la verrue de son gros orteil droit remuer. Au cours des années, Walid Zob-Khayam avait appris à chérir cette ignoble verrue rose et grasse qu'il considérait comme un véritable sixième sens. C'est grâce à elle qu'il ne manquait jamais une occasion d'être mauvais. L'infâme dresseur de chacals pyrokinésistes voulut approcher le comptoir afin de mieux entendre la conversation de Mounir Al-Sebak et du barman, mais il savait qu'il serait dès lors immédiatement repéré. C'est que Walid Zob-Khayam, en plus de sentir la merde sèche, avait une sale gueule de con. Il décida donc d'envoyer son fidèle sous-fifre, le très simplet Razul Mouimoui, en

explorateur. Pendant ce temps, Zob-Khayam finirait de siroter son grand verre de lait de poule – il ne supportait que le lait de poule et la pisse de chamois acide – dont l’arbre généalogique envahissait l’ardoise du *Fion Serré*. Le dévoué Razul Mouimoui s’aventura donc près du comptoir aussi discrètement qu’il put, et ce n’est qu’à la troisième table renversée que le barman leva les yeux vers lui. Mais cela n’avait aucune importance, car Razul Mouimoui faisait partie de ces personnes que l’on regarde sans voir, et c’était bien là sa plus grande qualité. Une fois parvenu au bar, l’inégalable Razul s’assit à deux tabourets de Mounir Al-Sebak, commanda un *Tropical Kheops*⁵, puis se fit oublier avec une facilité déconcertante. Parmi ses nombreuses vies antérieures, Razul Mouimoui devait certainement compter celle de tabouret. En tendant l’oreille, voici ce que le brave serviteur put entendre :

« Comment se peut-il qu’un dresseur comme toi, dont la réputation s’étend à travers la Haute et la Basse Egypte, se retrouve aussi soudainement sans le sou ? demandait le barman, qui décidément, s’obstinait à jouer le peigne-cul.

- Un terrible fléau s’est abattu sur mes bêtes, une bactérie qu’elles ingèrent en paissant près du cimetière et qui les fait inexorablement régresser au stade de fer à repasser. J’ai dépensé toute ma fortune à essayer d’y trouver un remède, mais rien n’y fait. Les deux chameaux que je vends aujourd’hui sont les derniers télépathes qu’il me reste, et c’est une cruelle souffrance que de m’en séparer. Mais je n’ai pas le choix.
- Et combien en veux-tu ?
- Je propose une vente aux enchères.
- Tu n’es pas le bienvenu ici, Mounir Al-Sebak, et la plupart des personnes que tu vois dans cette pièce attendent que tu sortes pour te cracher à la figure. Cependant, si tu me laisses mener la vente aux enchères, je te promets d’extirper de ce reliquat de pets et de morve le meilleur acheteur de Louxor.
- Et combien en veux-tu ?
- Trente pour cent de ce qu’on t’offrira.
- Me prendrais-tu pour une fiente de héron ? Je t’en laisse cinq pour cent.
- Vingt, parce que tu ressembles à ma cousine.
- Dix, et c’est plus que généreux.

⁵ **Tropical Kheops** : cocktail très en vogue en Haute Egypte, constitué de kir et de lécithine de semoule. Réputé pour ses effets aphrodisiaques et laxatifs.

- Mettons-nous d'accord sur quinze.
- Tu n'auras pas plus de treize.
- Entendu pour quatorze. »

Après avoir gravé ces dernières paroles dans sa caboche, l'affable Razul Mouimoui s'éloigna du comptoir aussi discrètement qu'il s'en était approché afin de rejoindre son maître. Il répéta mot pour mot, à quelques lettres près – son zézaïement n'aidant pas – la discussion recueillie près du bar. Walid Zob-Khayam manqua de s'étouffer avec son lait de poule. Jamais l'ignoble verrue rose et grasse de son gros orteil droit ne s'était autant agitée. Il souffla quelques indications à l'oreille du légendaire Razul lorsque la cloche en étain du comptoir retentit. Le barman annonçait la mise aux enchères de deux chameaux télépathes, dressés et entraînés par l'élogieux Mounir Al-Sebak *himself*. La vente aurait lieu à l'extérieur, juste devant le bar, d'ici cinq minutes. Tout le monde était convié à y participer. Le barman continuait en précisant qu'il s'agissait des deux derniers chameaux télépathes au monde, dont la valeur était par conséquent inestimable, et que celui qui réussirait à se les procurer entrerait à coup sûr dans l'histoire et qu'on en parlerait dans les livres pour enfants dans dix siècles encore. Sur le papier, il faut dire que ça avait de la gueule. La pièce se vida en quelques secondes. Walid Zob-Khayam ordonna au preux Razul de suivre les autres puis se retrouva seul devant son verre à essayer de calmer sa verrue. L'air était plus lourd que jamais.

Dehors, un grand cercle s'était formé autour de Mounir Al-Sebak et de ses deux chameaux qui se demandaient bien pourquoi tout ce joli monde s'agitait soudainement autour d'eux. Le barman s'avança et leva la main. Aussitôt, la cohue cessa.

« Avant d'engager la vente aux enchères, les chameaux du prestigieux Mounir Al-Sebak vont faire une démonstration de communication télépathique afin que nul doute ne subsiste sur l'honnêteté de l'offre. »

Sur ce, le barman disparut parmi les rangs d'ivrognes, de truands et de badauds qui se bousculaient pour entrevoir le dresseur. Ce dernier prit une grande inspiration et bomba le torse. Il était resplendissant de dignité.

« Avant toute chose, j'ai besoin que deux hommes qui me sont parfaitement inconnus emmènent Hector à deux cents pas d'ici et qu'ils s'assurent qu'aucune de mes paroles ne peut être entendue depuis cette distance. »

On exécuta l'ordre, et une fois le chameau éloigné – car il s'agissait bien d'un des deux chameaux, Mounir Al-Sebak se référant à ses bêtes toujours par leurs prénoms – le dresseur reprit :

« Pour prouver les capacités hors du commun dont sont dotés mes chers chameaux, je vais poser une question à Barnabé, ici présent, puis je lui demanderai de s'éloigner à deux cents pas. Hector reviendra ici et c'est lui qui répondra à la question posée. Quelqu'un a-t-il quelque chose à y revoir ? »

Un petit homme rachitique et fier comme un pou bondit hors des lignes.

« Comment être sûr que tu n'as pas choisi la question au préalable avec tes bêtes ?!

- C'est simple : tu n'as qu'à décider toi-même de la question à poser. »

Le petit homme rachitique se gratta le menton et demanda conseil aux deux réfrigérateurs à tranches de sardines en boîte qui se tenaient derrière lui. La consultation dura quelques secondes, puis le pou acquiesça et refit face à Mounir Al-Sebak.

« Demande-lui la météo de demain ! »

Mounir Al-Sebak s'approcha dudit Barnabé et, tout en lui caressant le museau, il chuchota quelques mots à l'oreille de l'animal. Le chameau fit une tête de chameau. On l'éloigna et on fit revenir Hector.

« Réponds à ma question, noble Hector », lui ordonna Mounir Al-Sebak. Et alors, devant les yeux ébahis de toute l'assemblée, le chameau fit trois tours sur lui-même et frappa le sol de son sabot arrière-gauche. Personne n'y trouva rien à redire⁶. La vente aux enchères pouvait commencer.

⁶ **L'alphabet du chamelier** : quelques traductions basiques. Un coup de sabot droit signifie « j'ai la couille droite qui me gratte », deux coups de sabot droit signifient « à quelle heure ouvre la Poste le lundi ? », sept coups de sabot arrière-gauche et un pet foireux signifient « ma couleur préférée est le rose », quatre hochements de tête et six claquements de queue signifient « ma soupe est froide, passez-la deux minutes

**POUR DES PREOCCUPATIONS D'AUTHENTICITE, L'AUTEUR A JUGE
PREFERABLE DE JOINDRE DIRECTEMENT AU TEXTE LE COMPTE-RENDU
DU DACTYLOGRAPHE EN CHARGE DE LA VENTE AUX ENCHERES. TOUTE
PAROLE ENREGISTRÉE DOIT ÊTRE PRISE POUR EXACTE.**

OBJET : vente aux enchères.

LIEUX : Bar *Le Fion Serré*, Louxor.

DATE ET HEURE : 41-22-68, trois coups de pied au cul et demie.

VENDEUR : Monsieur le Professeur Mounir AL-SEBAK.

TYPE DU BIEN MIS EN VENTE : Animal.

DESCRIPTION PRECISE DU BIEN MIS EN VENTE : Deux chameaux télépathes,
bonne santé, air jovial, durée de vie restante estimée à onze ans.

ESTIMATION DU BIEN : inestimable.

COMISSAIRE-PRISEUR : Yassin KOUYAMANE.

DACTYLOGRAPHE EN CHARGE : Samir KEUTAACH'TE.

COMPTE-RENDU VERBAL :

C-P. : Allons-y, bande de fumiers sans foi ni loi, qui sera le premier à mettre un prix sur ces
deux magnifiques bêtes dotées d'un talent extraordinaire ?!

ENCHERISSEUR 1 : Moi j'en offre trois mille livres !

au four micro-ondes s'il-vous-plaît », trois tours sur soi-même et un coup du sabot arrière-gauche
signifient « demain le soleil sera au rendez-vous malgré quelques petites averses dans l'est du pays, les
températures atteindront les quarante-six degrés le matin, cinquante-deux degrés l'après-midi. On fêtera
la Saint Mourad. »

C-P. : Trois mille livres ?! Chercherais-tu à offenser le grand Mounir Al-Sebak, Abdel Foutre-au-Cul ?!

ENCH. 2 : Je monte à dix mille livres !

C-P. : C'est ce que vaut la vieille jument aveugle de mon arrière-grand-père, vous me faites honte.

ENCH. 3 : Trente mille par tête !

C-P. : Soixante mille donc, voilà qui devient plus sérieux, mais ce n'est toujours pas suffisant. Je vous rappelle que ces chameaux sont les derniers de leur espèce.

ENCH. 4 : J'en offre cent mille pour les deux bêtes, et j'ajoute quatre chèvres à lait.

C-P. : Cent mille livres et quatre chèvres pour Malik Pine-rassise, qui dit plus ?

ENCH. 3 : Je monte à cent-vingt mille, et dix chèvres à lait.

ENCH. 5 : Cent-cinquante mille, dix chèvres à lait et six poules.

C-P. : Ah, enfin on se réveille ! Qui dit mieux que Kamel Miche-en-fleurs ?!

ENCH. 4 : Cent-soixante-quinze mille, dix chèvres, six poules et deux moutons, mâle et femelle.

C-P. : C'est un prix.

ENCH. 6 : Deux-cent mille, vingt chèvres à lait, dix poules, quatre moutons et j'ajoute un fer à cheveux dernier cri qui défrisera même vos bouclettes les plus têtues.

C-P. : Une offre honorable de la part de Rachid Seins-frippés.

ENCH. 5 : Deux-cent-vingt-cinq mille livres, vingt chèvres à lait, vingt poules, dix moutons, et je n'ai pas de fer à cheveux dernier cri, mais j'ajoute ma collection de brosses en chiendent, cinq lapins palustres et ma mère, qui peut encore servir.

C-P. : Qui ira détrôner le généreux Kamel ? Personne ? Une fois ! Deux...

ENCH. 7 : Trois-cent mille livres, trente chèvres à lait, quarante poules, vingt moutons, un plat à tajine, une serfouette en bronze et un pot de chambre signé par Akhenaton.

C-P. : J'en perds mes cheveux ! Voilà une offre qui va être difficile à surpasser. Qui osera dire mieux ?! Une fois pour le monsieur. Deux ! Et trois ! Bravo, vous venez d'acquérir deux

splendides chameaux télépathes, derniers spécimens de leur genre, je vous félicite ! À présent, laissez-moi vous offrir à tous un verre de *Langue d'Anubis*. C'est la tournée du patron !

FIN DE LA VENTE AUX ENCHERES.

PRIX ATTEINT : Trois-cent mille livres, trente chèvres à lait, quarante poules, vingt moutons, un plat à tajine, une serfouette en bronze et un pot de chambre signé par Akhenaton.

NOM DE L'ACQUEREUR : Razul MOUIMOU

L'indispensable Razul revint vers son maître, tout fier, sa mission accomplie. Walid Zob-Khayam se frotta les mains et la panse. Son plan se déroulait à merveille. Ce qu'ignorait Mounir Al-Sebak, c'est qu'une grande course de chameaux était organisée à Sherdidi⁷, une ville voisine, pour le surlendemain. Avec Hector et Barnabé, Walid Zob-Khayam s'assurait une victoire fulgurante. La récompense : UN MILLION DE LIVRES.

Le vil dresseur de chacals pyrokinésistes envoya l'attentionné Razul à travers tout Louxor afin d'emprunter les trois-cent-mille livres, les trente chèvres à lait, les quarante poules, les vingt moutons, le plat à tajine et la serfouette en bronze. Quant au pot de chambre signé par Akhenaton, il s'agissait d'une vieillerie que la grand-tante de Walid Zob-Khayam avait utilisée jusqu'à sa mort. Puis elle lui avait légué, encore tout chaud et plein. Le bienpensant Razul promettait à chaque créancier un remboursement au centuple, il n'y avait pas de soucis à se faire, avec un million de livres en poche, on pouvait s'en payer des chèvres, et même des vaches ! Au petit matin, la somme était levée. L'admirable Razul paya Mounir Al-Sebak et repartit avec les deux derniers chameaux télépathes au monde qui pressentirent, immédiatement, que leur avenir devenait de plus en plus incertain.

Au même moment, Yasmina Sheïli faisait une entrée tonitruante dans la prison de Sherdidi, jetant au pied du shérif le corps crasseux d'un homme à moitié mort, recroquevillé sur lui-même. Il s'agissait du perfide Youssef Oulala, un bandit de grand chemin dont la liste des crimes allait de « l'arnaque du touareg⁸ » au meurtre de fakir avec préméditation. Cela faisait trois mois que Yasmina Sheïli traquait l'homme. Elle avait finalement pu mettre la main dessus alors que l'ignoble s'amusait à jeter des cadavres de coyotes dans le puits d'un village pour ensuite vendre aux habitants des bouteilles d'eau à prix d'or. À présent, la chasseuse de primes exigeait la récompense qui lui était due, soit cinquante-mille livres et un morceau de méchoui. Elle demanda un doggy-bag.

⁷ **Course de chameaux de Sherdidi** : créée en 1645 par Samir Ben-Kikitoudur, la course de Sherdidi est organisée tous les cinq ans dans l'illégalité complète. Néanmoins, l'évènement est toléré par les autorités qui reçoivent en échange de leur mansuétude des coussins personnalisés à l'effigie de leurs proches.

⁸ **L'arnaque du touareg** : coup monté consistant à soutirer un portefeuille d'une djellaba en le remplaçant par un club poulet. Cette arnaque a connu de nombreux dérapages suite aux réactions allergiques de certaines personnes à la mayonnaise.

Après avoir fièrement enfourché son robuste chameau blanc au poil soyeux, Yasmina Sheïli but une gorgée d'eau de vie qu'elle gardait dans une petite vasque sous sa veste. Elle était merveilleuse. Ses cheveux colorés au henné couronnaient un regard de braise pour lequel plus d'un se serait damné. Sa peau mate était parsemée de petites taches noires et ses lèvres susurraient mille promesses. Son sabre était craint à travers toute la région. On l'appelait « la maîtresse du diable ». Yasmina talonna de ses bottes en cuir rouge le flanc de sa monture et prit la direction du désert. La course allait bientôt commencer.

Des milliers de personnes s'étaient entassées sur les dunes du Sinaï, si bien qu'on ne distinguait plus un seul grain de sable. Une rumeur vrombissante émanait de la foule en furie distordue par l'air brûlant. De toute part, on prenait des paris sur les concurrents et leurs chameaux. Certains atteignaient des sommes vertigineuses. Parmi les participants, l'un se démarquait des autres par sa côte exceptionnelle : Omar Chekmonboul, dit « le vent du désert ». Les femmes tombaient dans ses bras comme des fruits mûrs, et les hommes l'enviaient jalousement. Il était beau et fort, mais surtout, il était rapide comme le vent.

Un grand coup de cloche retentit, appelant les concurrents à se mettre en ligne avec leur monture. Ils étaient dix, tous prêts à perdre la vie plutôt que perdre. Omar Chekmonboul avait remarqué la présence de Yasmina Sheïli, mais son orgueil lui interdisait de la considérer avec sérieux. De son côté, Yasmina Sheïli était ravie de pouvoir défier « le vent du désert » dont l'air pédant l'insupportait au plus haut point. À quelques mètres de ces deux héros se trouvaient Walid Zob-Khayam. Le dresseur de chacals pyrokinésistes avait passé toute la nuit à étudier Hector et Barnabé afin de savoir lequel serait le plus rapide. Il s'était finalement décidé pour Barnabé qui lui semblait plus solide. De toute façon, ce n'était pas sur la rapidité que reposait le plan diabolique de Walid Zob-Khayam.

La foule commençait à s'impatienter. Le coup d'envoi n'avait toujours pas été donné et on ne comprenait pas pourquoi. Puis une annonce fut faite. On ne comptait que neuf concurrents sur les dix. Quelle mystérieuse personne osait retarder une course aussi attendue ? Les tambours tambourinèrent et, tout de blanc vêtu, Mounir Al-Sebak vint combler la dernière place sur la ligne de départ.

L'ignoble verrue rose et grasse de Walid Zob-Khayam se rentra à l'intérieur de son gros orteil droit. Comment le dresseur de chameaux avait-il été mis au courant ?! Et que venait-il faire ici à présent ? Jusqu'alors sûr de sa victoire, Walid Zob-Khayam avait demandé

à l'original Razul de parier une somme pharamineuse sur lui. Si par malheur il perdait cette course, c'en était fini pour de bon. Il serait obligé de vendre des djellabas aux touristes jusqu'à la fin de sa vie pour rembourser ses dettes. Zob-Khayam tâcha de se calmer. Ce n'était pas le moment de paniquer, et puis après tout, il n'existait plus que deux chameaux télépathes au monde et ils étaient à lui. Le chameau que montait Mounir Al-Sebak aujourd'hui n'était sûrement bon qu'à repasser des chemises. Zob-Khayam avait donc encore toutes ses chances.

Une femme jeta un puissant youyou dans les airs et la course fut lancée. Immédiatement, Omar Chekmonboul prit la tête du cortège, suivi de peu par Yasmina Sheïli. Leurs chameaux filaient à une vitesse incroyable à travers les dunes de sable. « La maîtresse du diable » se retourna et constata qu'un autre concurrent s'approchait dangereusement d'elle. Elle fonça alors sur un énorme *echinocactus grusonii* et l'esquiva au dernier moment. L'autre participant tomba dans le panneau et son chameau s'écrasa violemment dans le cactus en explosant. Yasmina se reconcentra sur son adversaire premier qui la devançait encore d'une dizaine de mètres.

Depuis le début de la course, Walid Zob-Khayam avait déjà gagné deux places. Désormais en sixième position, il ordonna à Barnabé de mettre en application le plan élaboré pendant la nuit. Aussitôt, le chameau télépathe communiqua d'étranges pensées à son concurrent animal le plus proche. C'est ainsi que la monture qui occupait la cinquième place s'arrêta de galoper pour se mettre à faire des claquettes sur le bas-côté. Son pilote, un petit marchand de tapis volants grassouillet, fut projeté à terre et hurla à la triche. Mais Walid Zob-Khayam était déjà loin, et, dans le désert du Sinaï, personne ne vous entend crier.

Mounir Al-Sebak avait assisté à la scène depuis la neuvième place. Il ne laisserait pas Walid Zob-Khayam s'en sortir ainsi. Le dresseur de chameaux télépathes avait été mis au courant de la course de Sherdidi et de la machination de Zob-Khayam quelques heures seulement après avoir été payé par son sous-fifre. Sa femme, bien mieux informée que lui, l'avait traité de babouche à deux sous en le frappant avec un makrout géant. Mounir Al-Sebak avait alors glissé sur la merde d'une de ses trente chèvres à lait et s'était retrouvé nez à nez avec un cul de poule. À présent, le dresseur était prêt à tout pour regagner son honneur. Pendant que le méritant Razul s'appliquait à se compter les orteils, Mounir Al-Sebak avait communiqué par télépathie avec Hector, lui demandant de le rejoindre. C'est ainsi qu'il avait

pu se présenter à la course quelques secondes avant le départ pour mettre en échec le plan de Zob-Khayam. Les deux hommes s'affronteraient à armes égales.

Amin Chekmonboul jeta un coup d'œil derrière lui. Le chameau de Yasmina Sheïli déféqua une mine artisanale qui fit virevolter un deuxième concurrent dans les airs. Elle était maintenant à moins de trois mètres de lui, leurs montures lancées à toute vitesse allaient bientôt courir flanc à flanc. Mais c'était sans compter sur la botte secrète du « vent du désert ». Amin Chekmonboul s'allongea acrobatiquement sur son chameau et, tendant son bras droit derrière lui, il tira deux fois sur la queue de la bête, ce qui eut pour effet d'enclencher la turbo. Aussitôt, la monture se cambra et fut propulsée à plein pot. Des flammes lui sortaient littéralement du trou du cul, manquant d'incendier le keffieh de Yasmina Sheïli. Cette dernière ne se débina pas pour autant. Elle aussi avait plus d'un tour dans son sac. Le chameau d'Amin Chekmonboul ne tiendrait une telle vitesse jusqu'à la fin de la course. Le vent – le vrai vent du désert – commençait à se lever, et il emporta avec lui les premiers grains de sable.

Pendant ce temps, Barnabé continuait à exécuter les ordres de Walid Zob-Khayam, transformant tour à tour les chameaux participant à la course en hiéroglyphes, en hôtesse de l'*Egypt Airlines* ou en théière artisanale. Trop occupé à se féliciter de son génie, il ne voyait pas Mounir Al-Sebak se rapprocher derrière lui.

Yasmina Sheïli ceintura le flanc de son chameau avec ses jambes et se laissa glisser sur le côté, de façon à se retrouver la tête sous la poitrine de la bête, dans la posture dite « du koala chafouin ». Ainsi installée, elle tira une fois sur la mamelle droite de sa monture afin d'activer le mode téléportation. Le chameau se mit dès lors à avancer par dizaines de mètres, sa capacité téléportative restant néanmoins limitée par le règlement de la FECC⁹. Amin Chekmonboul fut soudain pris de panique comme jamais auparavant. Yasmina Sheïli venait de le dépasser à une vitesse imprédictible.

Walid Zob-Khayam se lécha les babines. Il ne restait devant lui plus que deux concurrents. Et quels concurrents ! La maîtresse du diable et le vent du désert se livraient à une joute sans merci. Grattant de son menton prognathe la nuque de Barnabé, il encouragea ce dernier à user encore une fois de ses sortilèges. Mais alors que l'animal s'apprêtait à

⁹ FECC : Fédération Egyptienne de Courses de Chameaux. D'après l'homologation, les chameaux participant à la course n'ont pas le droit de se téléporter de plus d'une dizaine de mètres par minute.

persuader la monture d'Amin Chekmonboul qu'elle était une danseuse étoile biélorusse diplômée du conservatoire national de Minsk, son pouvoir fut soudainement stoppé par une pensée parasite. Une voix le sommait de se ranger sur le bas-côté en allumant ses warnings. Barnabé connaissait bien cette voix intérieure, résonnante, impératrice. Ça aurait pu être sa mère si elle n'était pas si grave. Il s'agissait de son ultime congénère. Le pauvre chameau tenta vainement de résister, mais s'il était le plus rapide, c'est Hector qui possédait le pouvoir télépathique le plus développé, fait décisif qui avait parfaitement échappé à Walid Zob-Khayam et dont Mounir Al-Sebak avait su profiter. Le visage du dresseur de chacals pyrokinésistes blémit, et ses deux yeux exorbités assistèrent, impuissants, à son irrémédiable défaite.

Amin Chekmonboul, lui également, était dans de beaux draps. Yasmina Sheïli l'avait battu à plate couture et il lui faudrait sans doute des années, et de nombreux verres d'œsophage d'Osiris, pour s'en remettre. Résigné, il tira le frein à main de son chameau et prit la direction de l'est, démarrant au quart de tour dans la poussière pourpre du désert du Sinaï. Sa réputation était fichue, il pouvait encore espérer reprendre les affaires de son père et devenir vendeur de poufs ambulant.

Mounir Al-Sebak était proche de la gloire. Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de cette maudite chasseuse de primes, et pour ça, il avait Hector. Mais justement, on venait de proposer à Hector d'aller boire un thé à la menthe, et cette perspective le séduisait bien plus que celle de se crever les sabots à courir pour gagner une course qui rapporterait des millions à l'homme qui l'avait abandonné. L'invitation, évidemment, venait de Barnabé. Ainsi l'animal freina de ses quatre fers et fit demi-tour, au désespoir inconsolable de son maître. Les deux chameaux se débarrassèrent de leurs cavaliers en se ruant un bon coup puis partirent ensemble vers un avenir meilleur où on leur foutrait la paix.

Quant à Walid Zob-Khayam et Mounir Al-Sebak, eh bien, après s'être essuyé leurs culs pleins de sable, ils rentrèrent à Louxor à pied, chacun pleurant sur l'épaule de l'autre, et ils décidèrent de se pacser. Qui aurait pu croire que, cinq ans plus tard, ils seraient devenus milliardaires ?!

Mounir Al-Sebak

Vendeur de chameaux-fers-à-repasser

Faciles à entretenir, affables et inépuisables, les chameaux de Mounir Al-Sebak repassent vos djellabas les plus froissées avec une efficacité implacable. N'hésitez plus, et offrez à votre femme un chameau de Mounir Al-Sebak. Elle vous en sera éternellement reconnaissante. Et son amant aussi.

Walid Zob-Khayam

Vendeur de chacals-allumettes

« Mais où ai-je donc foutu mon paquet d'allumettes ?! ». Combien de fois avez-vous prononcé cette phrase ? Fumeurs, ne craignez plus de perdre votre feu. Les chacals de Walid Zob-Khayam sont là pour préserver la flamme de votre cœur et de votre cigarette. Fidèles comme des mouches à merde, personne ne se risquera à voler votre chacal-allumette.

N'attendez-plus : l'avenir est au fumeur qui a du feu.

LA BROCANTE DE NIEDERMORSCHWIHR

La brocante de Niedermorschwihr n'était pas un fromage, et pourtant sa réputation s'étendait au-delà de la vallée de Munster, ce qui voulait dire que c'était quand même quelque chose, sans être un fromage, ce qui était difficilement concevable dans ce pays aux forêts sans pesanteur et aux plaines sans horizons. On y retrouvait donc toute la faune experte des hurluberlus à chapeaux melons, des moustachus aux ventres ronds, des vieilles charrues aux noms abscons. Mais il y avait également des jeunes et des moins jeunes, des qui vivaient là depuis toujours et depuis peu, des qui venaient voir, à défaut de ne rien faire, et d'autres qui n'auraient manqué ce premier dimanche du mois pour rien au monde, non que leur monde ait grand-chose à offrir, mais quand même.

Edmond descendait d'une longue lignée de chasseurs, tradition familiale brutalement interrompue par la mort tragique de son arrière-grand-père, directement corrélée à l'arrivée des premiers caméscopes magnétiques. Le corps inerte, emmitouflé dans une parka couleur kaki doublée laine, flottait à la surface d'une masse de feuilles mortes comme le chou d'un potage quand la police municipale de Wintzenheim l'avait retrouvé, à quelques centaines de mètres du Lac Noir. Le visage blafard du vieillard, arborant l'arrogante fierté des morts quand ils se savent observés, scrutait la cime des arbres à la recherche d'un éventuel gibier, un faisan, peut-être, ou une cigogne, qu'il aurait pu emmener avec lui dans l'au-delà... La chapka en daim qui couvrait sa tête était trouée, et à travers ce premier trou en apparaissait un deuxième, plus large, plus profond, plus rouge aussi, semblable à la bouche d'un entonnoir, ce même entonnoir qu'utilisait le vieux pour mettre son vin en bouteille après la saison des vendanges. Un Beretta 682 calibre douze bordait la jambe droite, veillant au grain, désireux de se faire recharger au plus vite afin de tirer à nouveau, puisque c'était pour tirer qu'on l'avait conçu. Au pied du cadavre, perché sur son trépied, l'œil aveugle du caméscope attendait patiemment. Cela faisait plusieurs heures que sa batterie était vide, et sa cassette pleine.

Bien entendu, on avait interdit à Edmond l'accès à la cassette, prudemment enfermée dans le tiroir gauche du bureau de son père, à qui elle était originellement destinée. Il lui avait fallu attendre ses onze ans pour trouver l'audace de désobéir. La bande magnétique était

vieille, brouillée, neigeuse, tellement que, la plupart du temps, on arrivait juste à discerner la moitié d'une image, celle d'un homme grisonnant qui face caméra expliquait à son petit-fils comment se servir de son tout nouveau fusil de chasse. Vidéo préventive, et sans-doute même un peu trop préventive, puisqu'illustrant la chose à ne pas faire l'homme retournait l'arme vers lui afin d'inspecter l'intérieur du canon, désormais pointé vers le haut. Évidemment, c'est à ce moment-là que le coup partait. La balle transperçait d'abord la mâchoire juste sous le menton pour ressortir quelques vingt centimètres plus haut, à l'avant du crâne. Le corps ne s'écroulait pas tout de suite mais résistait aux lois terrestres encore quelques secondes, vacillant d'un pied à l'autre, comme si on avait oublié de le prévenir que c'était fini, cette fois-ci pour de bon. Finalement, il dégageait le champ en disparaissant par le bas du cadre, et alors ne restaient plus que les troncs mornes des chênes, les buissons de baies sauvages, le tambourinement du pic-vert solitaire et, tout au fond, sous les fougères, l'espace d'un bref instant, l'ombre passagère d'une biche guillerette.

Toute forme d'arme étant depuis ce jour bannie de la famille, Edmond avait dû se trouver un autre terrain de chasse que la forêt, et un autre gibier que les animaux qui la peuplaient.

Cela fait maintenant plus de dix ans qu'il arpente tous les vide-greniers de la région, sans avoir un seul sou en poche, sans jamais acheter quoique ce soit, simplement pour s'entraîner. Malgré son jeune âge, on le connaît, et on le craint même, surtout chez les vendeurs, qui sont ses cibles de prédilection. Il excelle au jeu de la parole, maîtrise parfaitement le dialogue, il vit pour ce marchandage capital entre vendeur et acheteur, pièce improvisée où chacun connaît naturellement son rôle à merveille, représentation microcosmique de la lutte de notre monde au sein de l'Univers, grappillant chaque grain de poussière, chaque poussière d'étoile, chaque étoile de ciel pour petit à petit se faire un nom, et bien obligé de protéger sa croûte des insatiables astéroïdes qui chaque jour tentent de prendre sa place.

Tout à fait, oui, il y a quelque chose de tout à fait grandiose dans sa façon à faire descendre le prix d'une pelle à cendres, à diviser la somme d'une corne de brume, ou d'un coquetier, par deux, trois, parfois même quatre, à rogner les chiffres, à déplacer les virgules, à triturer les centièmes, et ce jusqu'à l'épuisement du brocanteur ! Et quand ce dernier abdique enfin, quand il est prêt à céder à tout tant qu'on éloigne cet énergumène de lui, alors le jeune

homme se désintéresse immédiatement de l'affaire, tourne les talons sans rien ajouter d'autre qu'un bruit de graviers foulés, et s'en va sans qu'aucun sou n'ait été dépensé, ni aucun objet acheté.

Ce n'est que depuis peu qu'il a décidé de passer de l'autre côté de la barrière. Après avoir longuement étudié toutes les stratégies de vente adoptées sur les marchés, il se sent enfin prêt à franchir le cap. Le stand familial a été établi dans le jardin même de la grand-mère Paulette, un emplacement de choix qui borde la rue principale, et devant lequel on est obligés de passer. Pour l'occasion, Paulette prépare des apfelkiechles, des beignets aux pommes qu'elle vend ensuite à un bon prix, avec un godet de riesling quand le cœur du client est favorable. Autrement, c'est surtout son père et lui qui font le plus d'argent, tandis que sa mère et son frère, eux, vendent comme des déménageurs, c'est-à-dire sans autre objectif que de tout faire disparaître avant la fin de la journée. Mais c'est surtout son père qui fait de l'argent, en vendant les vieilles bandes dessinées tombées dans l'oubli qu'il a traqué tout au long de l'année, achetant à prix dérisoire pour revendre au quintuple, allant parfois jusqu'à en tirer mille sous de bénéfice par brocante. Il aurait bien voulu affronter son père comme il avait affronté les autres vendeurs de vide-greniers, mais l'occasion ne s'était jamais présentée, et il n'aurait pas osé la provoquer.

Pour fournir son stand et faire bon effet, il a dû vider une grande partie de sa chambre, cellule de stockage de reliques en tout genre approvisionnée religieusement depuis ses quatre ans. Depuis le matin les ventes se succèdent, et plus que de raison. Les gens achètent, déboursent, la plupart du temps sans même chercher à marchander, et lui engrange, mais sans plaisir. Il n'est pas venu là pour l'argent, et si ça continue comme ça, il ne jouera jamais le rôle du vendeur sur les brocantes parce que ce n'est pas intéressant et qu'il vaut mieux que ça. De plus, et il n'avait pas vu ce coup-là venir, chaque achat s'accompagne d'un douloureux pincement au cœur à la vue des vestiges de son enfance qui s'éloignent : les bottes de pêcheur avec lesquelles il partait chasser la perche dans la Fecht, sa tenue complète d'aqua-combat, son squelette d'écureuil recomposé à la colle, sa maquette du Spitfire MK XIX, ses jumelles de garde-champêtre, son encyclopédie d'ornithologie... C'est toute sa vie qui file devant ses yeux dans les bras d'inconnus insolemment fiers de leur trouvaille. Bien sûr, il tire de tout ça un très bon prix, un prix plus que très bon même, un prix réconfortant. Mais pas tant que ça,

parce que l'argent ne l'intéresse pas et qu'un billet ressemble à un autre billet tandis que son appau à bouvreuil pivoine ne ressemble à rien d'autre qu'à lui-même.

Un homme s'approche de son stand pour examiner les équipements militaires exposés : une vieille radio inutilisable, une paire de bottes, un casque et un masque à gaz. Il lui a fallu là encore plusieurs années pour rassembler ces pièces. La radio et les bottes datent de la Seconde, mais le casque et le masque à gaz remontent à la Grande. Ça semble faire de l'effet au client, quand il lui dit ça. C'est un personnage longiligne à la barbe grecque, au crâne antique et aux yeux cernés comme des noix.

« Combien pour le casque ?

- C'est une belle pièce qui appartenait à mon arrière-grand-père, mort au combat. Je vous le fais à trente sous, sauf si vous êtes Boche.
- Pardon ?
- Je plaisante ! C'est trente sous pour le casque, parce que, comme je l'ai dit, c'est une belle pièce et que des comme ça, on n'en trouve plus que dans les musées. »

L'intéressé baisse les yeux pour étudier le casque qu'il tient entre ses mains sous tous ses angles. Avec minutie et expertise, il tente de se faire passer pour un consultant historique. À d'autres peut-être, mais pas à notre jeune vendeur. Finalement, l'homme repose le casque sur le stand et avec un air faussement détaché, lance nonchalamment :

« C'est un peu trop pour moi, merci quand même. »

Puis il s'éloigne lentement, répétant l'éternel numéro du client qui se refuse à être pris pour un pigeon mais qui, intimement, espère qu'on le rappelle : le bras de fer du farfouilleur de brocante. C'est maintenant que tout va se jouer. Mise en application idéale de la loi dite « des sept pas », établie au cours de nombreuses années de recherches personnelles.

Dans une telle situation, si le vendeur rappelle le client avec trop de précipitation, alors il perd l'avantage sur ce-dernier : le farfouilleur se sait désormais « désiré » et donc suffisamment légitime pour faire un caprice. Ce cas de figure découle directement de la loi de l'offre et de la demande, il a déjà valu de lourdes pertes en bénéfices chez moult brocanteurs. En revanche, si le vendeur attend trop longtemps et que le client s'est déjà

résigné quand il le rappelle, alors il prend le risque d'apparaître vil et désespéré aux yeux du farfouilleur, et plus encore s'il se met à insister : il est prêt à tout pour vendre son produit, et c'est mauvais signe. Le client est là encore en position de supériorité. Il faut donc pour le vendeur attendre ni trop longtemps, ni trop peu, d'où la fameuse « loi des sept pas ». Cette loi se base sur une étude comportementaliste poussée des farfouilleurs de brocantes, dont voici, présenté sous la forme d'un tableau, un bref résumé.

Premier et deuxième pas	Le farfouilleur de brocante est fier de lui, il ne s'est pas laissé impressionner par le vendeur et il sait que ce-dernier va le rappeler.
Troisième et quatrième pas	Le farfouilleur repense à l'objet qu'il vient de laisser derrière lui et tente d'évaluer son véritable prix. Il attend que le vendeur le rappelle.
Cinquième et sixième pas	Le farfouilleur se demande s'il n'a pas fait une bêtise en laissant s'échapper cet objet. Il espère que le vendeur le rappelle.
Septième pas	Le farfouilleur est persuadé qu'il a absolument besoin de cet objet et qu'il n'en retrouvera jamais de pareil. Il a peur que le vendeur ne le rappelle pas.
Huitième pas	Le farfouilleur se raisonne et se rend compte que ce n'est pas si grave. Il fait le deuil de l'objet.
Neuvième pas	Le farfouilleur ne veut plus de l'objet.

La frontière qui sépare le septième pas du neuvième est donc fine mais néanmoins fatale. Il faut faire preuve d'une certaine ponctualité pour rattraper intact le paquet en vol, en prononçant une simple phrase :

« Mais on peut certainement s'arranger... »

L'homme ne se le fait pas répéter deux fois et rattrape ses sept petits pas en deux. Ses yeux brillants attestent : il est cuit à point.

« Si vous me prenez ce timonier avec le casque, je vous fais le tout à vingt-cinq sous.

- C'est d'accord.
- Formidable ! Juste un petit détail avant ça : rassurez-moi, vous n'êtes pas Boche au moins ?
- Ah non, non, non !
- Parfait, parfait... Je vous mets un petit sac ?
- Je peux l'essayer avant ?
- Mais faites, je vous en prie.

L'homme dépose cérémonieusement le casque sur sa tête. Ça ne lui va pas du tout, son crâne antique est bien trop gros et il n'arrive pas à passer la lanière de cuir sous son menton.

« Vous voilà dans la peau d'un de nos ancêtres, envoyé au front pour libérer l'Alsace des Allemands. C'est vraiment une très belle pièce. Et solide en plus, vous pouvez très bien l'utiliser quand vous faites du vélo. Vous faites du vélo ?

- Oui, parfois, le week-end.
- Formidable. »

Ce qui marche aussi, ce sont les muselets de champagne, parce que ça se collectionne aussi bien que les timbres, les pièces de monnaies et les boutons de chemise. Un sou les deux muselets de champagne, et à coup sûr, tout le stock est parti d'ici la fin de journée. Du vrai pain béni pour le brocanteur. Mais le vrai succès d'Edmond, c'est certainement d'avoir réussi à vendre des bons de rationnement datant de la Seconde : une demi-douzaine d'œufs sur papier jauni pour cinq sous !

La journée filait comme sur des roulettes, et puis le mauvais augure est arrivé. Quand elle s'est présentée à son stand, il ne l'a pas prise au sérieux. Ça a été sa première erreur. Il faut dire que, de l'extérieur, elle est simplement vieille et disgracieuse, car elle conserve sa bosse et sa verrue bien cachées sous son enveloppe terrienne, si bien que rien ne laisse supposer sa véritable nature. Derrière elle se traîne un sac cabas à roulettes rempli de merdes hétéroclites :

c'est sa maison. Son regard s'est arrêté sur une cocotte-minute fissurée au joint foutu et sans soupape. La vieille bourrique tire l'objet jusqu'à elle de ses deux mains sèches et entreprend son inspection. Edmond attaque.

« J'en ai mangé des spaetzles qui sortaient de cette cocotte, et croyez-moi, j'en ai jamais goûté d'aussi bons. Évidemment, le mérite revient à ma grand-mère Paulette, une merveilleuse cuisinière qui sait s'entourer des meilleurs outils de travail. Elle date de 1949, un grand cru pour les cocottes minutes. Certes, elle est un peu abîmée mais...

- Deux sous !, vomit la vieille taupe d'une voix rêche et bouillonnante, coupant net à l'argument de vente.
- Malheureusement madame, cette pièce est un peu plus chère, regardez : son prix est écrit dessus. C'est cinq sous. Mais croyez-moi, vous ne serez pas...
- Deux sous !, répète l'infâme, bavant à moitié sur son menton poilu, abominable sécrétion viscérale à faire dégueuler les saints. Notre jeune ami comprend que la partie ne va pas être facile. Enfin un adversaire de taille.
- Si je peux me permettre, madame, des cocottes comme celle-là, ça ne se fait plus, et vous n'en trouverez nulle-part ailleurs. Néanmoins, j'ai bien conscience de ses petits défauts, et c'est pour ça que je suis prêt à vous la faire à quatre sous au lieu de cinq.
- Deux sous ! Deux sous !
- J'ai comme l'impression que nous sommes dans une impasse..., soupire Edmond, feignant le désespoir. La vieille esquisse un sourire d'anus avant de déféquer à nouveau, balançant la merde de son incontinence orale à la gueule du monde entier.
- Deux sous ! Deux sous ! Deux sous deux sous deux sous !
- Je ne descendrai pas en dessous de trois sous cinquante, faites-vous à l'idée.
- Deux sous ! DEUX SOUS !, rugit l'ingrate, et elle tend un billet de cinq fripé et crasseux à Edmond. Après un court instant d'hésitation, ce-dernier s'empare du billet et rend sa monnaie à l'affreuse qui a déjà embarqué la cocotte dans son char à ordures, fière de son coup. Mais en comptant les pièces, son visage tourne à la décomposition et toute son immonde personne se transforme en furie hurlant à la trahison.
- Vous aviez dit deux sous ! Deux sous ! Il manque un sou cinquante !
- J'ai dit que je ne descendrai pas en dessous de trois sous cinquante et qu'il fallait vous faire à l'idée, répond Edmond avec un calme froid.
- Au voleur ! Au voleur ! Escroc ! Charlatan ! Rendez-moi mon argent !
- Rendez-moi ma cocotte et je vous rends votre argent.

- Vous aviez dit deux sous ! Il avait dit deux sous ! »

Un petit attroupement de badauds commence à s'agglutiner autour du stand, ravis d'assister à cette scène qui met à mal le célèbre Edmond des Brocantes. Galvanisée par ce public-tribunal, la vieille redouble de cafardages et agrippe de ses doigts tordus l'avant-bras du vendeur.

« Tu ne partiras pas d'ici avec mon argent, petit bouffeur de fions. Au voleur ! Arrêtez-le ! Qu'on jette ce carotteur en prison, il m'a volé mon argent !

- Madame, je vous en prie, lâchez-moi, vous allez vous faire mal. »

Mais au lieu de ça, la vieille enfonce ses ongles tranchants dans la chair d'Edmond qui serre les dents de douleur.

« Tu ne partiras pas d'ici avec mon argent j'ai dit ! »

C'en est trop pour le jeune vendeur qui d'un geste brusque envoie valdinguer la vieille immondice à l'autre bout du stand. Dans sa chute, la sorcière arrache quatre belles lamelles de peau à l'avant-bras d'Edmond. Elle atterri sur le cul et simule immédiatement une douleur insoutenable dans le bas du dos, ce qui a pour effet l'indignation de la foule condamnant cet acte d'une extrême brutalité. Edmond sent que les choses sont en train de mal tourner pour lui, mais il n'abandonnera pas.

« Vous voulez que je vous rende votre argent ?! Eh bien rendez-moi d'abord ma cocotte, vieille salope au cul flétri ! »

Joignant le geste à la parole, Edmond passe de l'autre côté du stand, jette à la gueule de la poissarde ses trois sous cinquante et récupère la cocotte-minute dans le sac cabas. C'est alors que la harengère se jette sur lui et, faisant preuve d'une force insoupçonnée, tire la cocotte à elle en vociférant des insultes. Cependant le vendeur tient bon, et l'attroupement de badauds assiste bouche-bée à ce duel de générations surréaliste.

« Lâche ça espèce de grosse péquenaude gâteuse et retourne patauger dans ta chiasse !

- Fumier, petit éjaculateur précoce boutonneux, branleur de couilles de vache ! Elle est à moi cette cocotte ! »

Écartelée par ses hanses, la cocotte-minute fissurée au joint foutu et sans soupape oscille dans les airs, ne sachant comment se sortir de ce pétrin, car à ce stade même Salomon n'aurait

pu raisonner ses deux tortionnaires. Arrive ce qui doit arriver : l'ustensile cède et les deux adversaires sont expédiés dans la boue à l'opposé l'un de l'autre au pied du public, chacun tenant dans ses mains une pauvre moitié de métal. Profitant de l'hébètement général, la vieille se relève, arrache l'autre bout de cocotte des mains d'Edmond, récupère son sac cabas et disparaît.

Petit à petit, tous les témoins de la scène reprennent leur chemin et bientôt il ne reste plus que notre jeune vendeur au cul trempé assis dans la fange qui essaie tant bien que mal de faire le point sur ce qui vient de lui arriver. Au bout d'une bonne dizaine de minutes, Edmond décide enfin de se relever, ramasse les trois sous cinquante que la vieille a laissé par terre, range rapidement son stand, et s'en va, tout joyeux. En rentrant chez lui, il pense avec enthousiasme à la prochaine brocante de Niedermorschwihr. Il vendra la machine à découper les patates de l'oncle de sa mère. Prix de mise en vente : sept sous soixante.

LE PETIT MACARON ROSE

L'enveloppe externe de l'ophidien ne grandit pas avec le reste du corps. C'est pourquoi l'exuvie, plus connue sous le nom de « mue », est un phénomène naturel essentiel à la survie de l'animal. Chez l'Homme, et de nombreux autres animaux, la peau s'élimine petit à petit à la suite de « desquamations ». Les pellicules que vous retrouvez sur votre oreiller le matin, par exemple, ne sont rien d'autre que de minuscules fragments de peau usée, automatiquement renouvelés par le derme. Nos « mues » sont par conséquent beaucoup moins spectaculaires que celles des ophidiens.

Au cours de ces cinq dernières années, de plus en plus de cas de non exuvie ont été répertoriés dans les laboratoires environnementaux de Chine et d'Amérique Latine. Nouvelle conséquence de la contamination des sols par les pesticides.

Ainsi, les sondages estiment que dix serpents sur cent naissent avec une tare génétique qui empêche la mue. En résulte la mort de l'individu par asphyxie dans sa propre peau, moins d'une semaine après sa naissance.

Je me souvenais de Perle comme de la fille qui, en cinquième, me disait qu'un fantôme fourrait sa queue dans ma bouche à chaque fois que je baillais. Une petite fille mince comme un fil de pêche, aux tâches de rousseur malicieuses. Nous nous étions perdues de vue après le collège. Ses parents l'avaient mise dans le privé pour qu'elle échappe au seul lycée public de la ville par lequel tout le monde passait. Aucune de nous deux n'avait tenté de garder contact.

J'étais par terre à quatre pattes au milieu du rayon « Médecines du Monde » de la médiathèque quand elle m'est tombée dessus. Ça m'a fait un petit choc. Comme si dans mon palais mental, l'étagère mal fixée de la chambre du premier étage venait de se casser la gueule, répandant un peu partout les souvenirs brumeux qu'elle supportait jusqu'à présent.

« Céline, c'est bien toi ?

- Perle ?!

- Ça fait tellement longtemps, j'ai failli ne pas te reconnaître.
- Oui, je sais, enfin, je veux dire, je comprends. Qu'est-ce que tu deviens ?
- Je suis vendeuse automobile, à Mougins. Et toi, tu travailles à Paris à présent, non ?
- À moitié, oui. Je suis chercheuse en bio-mimétisme. Je voyage beaucoup.
- Ah, super... »

On se dévisage encore un instant, en souriant comme deux idiots. Les rainures du carrelage me font mal aux genoux.

« Pourquoi tu es à quatre pattes comme ça ?

- Je me fais sodomiser par un fantôme.
- Comment ?
- Je cherche ma sandale. Elle a dû glisser là-dessous. Tant pis. »

Je me relève pour faire face à Perle qui doit bien me dépasser d'une tête. Elle sent bon le thé à la vanille et dessine ses sourcils au feutre. Je remarque une fine et longue cicatrice qui s'étend de son arcade nasale jusqu'au haut du front. Sa ligne blanche tente de se cacher sous le fond de teint qui la recouvre, mais elle est là et je ne peux m'empêcher de la fixer indiscretement. Perle s'en aperçoit.

« La seule séquelle de mon accident de voiture, après avoir passé un mois et demi à l'hôpital. J'ai eu de la chance. »

Je cherche quelque chose à dire, mais rien d'intelligent ne me vient à l'esprit. Quand est-ce que les gamines que nous étions sont-elles devenues mortelles ? Avec la trentaine, je suppose...

Perle réajuste l'anse de son sac Gucci sur son épaule. En dépassent deux livres sur la peinture renaissance italienne et un CD de rap. Moi, je tiens « La prévention médicale par le chamanisme dans la Chine du XVIème siècle » sous le bras. La voix chevrotante de Madame Blaze la bibliothécaire retentit depuis les hauts parleurs, priant la maman de la petite sandale abandonnée de venir la récupérer à l'accueil. J'ai un petit rire gêné. Perle semble hésiter un instant puis se lance :

« Demain soir je sors avec des anciens du collège. Il y aura Cécile, Eléa et Samir, peut-être d'autres aussi. Si tu veux venir, tu es la bienvenue. Je suis sûre que ça ferait plaisir à tout le monde de te revoir. »

Elle fouille rapidement dans son sac et me tend une carte de visite.

« Il faut que j'y aille maintenant. Tiens-moi au courant pour demain soir. Salut !

- Salut. »

Une fois rentrée chez moi, je sors une bière du frigo et vais m'installer devant le bocal du Léviathan, sur la terrasse. Comme d'habitude, le Léviathan passe le temps à se compter les orteils, faute de mieux. Je lui verse quelques pastilles nutritives qui se répandent dans l'eau comme les débris d'un vieux radeau de bois pourri. La bête examine avec soin l'un des morceaux de pastilles avant de le gober d'un trait, puis elle se tourne vers moi et me fixe droit dans les yeux. Je n'aime pas quand elle fait ça et elle le sait. Ça me déprime, parce que dans les yeux du Léviathan il n'y a rien. Strictement rien. Et encore moins de bocal mental.

Le phénomène de migration, chez les poissons comme chez les oiseaux, est source de nombreux questionnements scientifiques. Encore aujourd'hui, nous sommes incapables d'expliquer comment l'esturgeon du Pacifique Nord retrouve le chemin vers sa rivière natale dans le trou du cul du Missouri pour à son tour mettre au monde. Nous ignorons parfaitement comment la tourterelle mérovingienne, après avoir parcouru des milliers de kilomètres, finit par se percher sur l'exact-même arbre dans lequel elle a éclos cinq ans auparavant, pour à son tour pondre et couvrir. Le plus étonnant étant que si l'arbre en question n'existe plus, elle continue malgré tout à le chercher, jusqu'à mourir d'épuisement.

Nos GPS ont été mis au point à partir de l'étude du comportement des fourmis lorsqu'elles sortent de leur fourmilière. Chaque individu procède dès lors à un quadrillage du territoire et la moindre bifurcation est « photographiée » mentalement. Toutes ces informations sont ensuite stockées comme les pièces d'un puzzle dans les aires cérébrales de l'insecte, capables de communiquer entre elles afin de restituer le tout au moment du retour.

Certains sont persuadés que l'Homme était lui aussi doté de cet instinct prodigieux dont font preuve les animaux, mais que ce sens a été perdu, ou du moins anesthésié, au cours

des siècles de civilisation. C'est pourquoi je suis incapable de rentrer de la boulangerie sans me perdre.

Toutefois, nous éprouvons aussi, de temps à autres, le besoin de revenir à l'origine, certainement plus pour assouvir notre soif de mélancolie que pour nous recentrer comme on le prétend. Mais la mélancolie n'existe pas chez les animaux. Seule compte la pérennité de l'espèce. Cette conclusion demeure malgré tout insatisfaisante, car pourquoi alors l'esturgeon ne choisit pas une autre rivière que celle qui l'a vu naître ? Une rivière plus proche de lui et moins ardue ? Pourquoi la tourterelle mérovingienne ne s'arrête pas dans n'importe quel arbre, pourvu qu'il ait un tronc et des feuilles ? Il est évident que quelque chose nous échappe, et je me demande où irait ce con de Léviathan si je le relâchais dans la mer...

En classe de quatrième nous avons fait un voyage scolaire à Venise. C'était la première fois que je voyageais à l'étranger, et la première fois également que je prenais un train de nuit. Nous étions répartis par couchettes de six personnes, garçons et filles séparés. Tout au long de ma scolarité, et encore aujourd'hui, je n'ai jamais été très populaire. Ni bouc-émissaire, ni catégorisée « freak », je répondais quand on m'adressait la parole et j'étais même capable de faire des blagues –que j'allais chercher sur internet le soir – mais ça s'arrêtait là. Les autres ne s'intéressaient simplement pas à moi, et moi pas plus à eux. Dans la globalité, je supportais à peu près tout le monde et j'avais rarement à feindre la sympathie. Mais pas ce soir-là, dans le train de nuit qui nous emmenait à Venise.

N'appartenant à aucun groupe d'amis, je me suis naturellement retrouvée dans la dernière cabine où nous avons néanmoins la chance de n'être que quatre : Nana, Nénette, Néné et moi.

Trouvez l'intruse.

Très rapidement, les trois baleines ont commencé à rire entre elles en poussant de grands cris stridents, assez proches des stridulations d'un couple de hérissons en pleine lune

de miel. Dans de telles circonstances, le mâle et la femelle commencent habituellement par se renifler, jusqu'à ce qu'un rapprochement s'opère par le biais de caresses du bout du museau. Enfin, les deux partenaires urinent l'un sur l'autre et seulement alors peut avoir lieu le coït. J'ai gardé cette anecdote pour moi et je me suis préparée à passer la nuit la plus longue de ma vie. Allongée sur la couchette du haut, j'ai sorti mon Claude Lévi-Strauss et j'ai essayé de me détendre. En bas, la conversation portait à présent sur la taille d'un membre masculin moyen. Qu'on le veuille ou non, il est difficile de ne pas s'intéresser à un tel sujet lorsqu'on a treize ans et il m'était impossible de me concentrer sur ma lecture. Nénette soutenait donc que la longueur d'une carotte était une bonne référence pour juger de la chose, sur quoi Nana lui demandait si elle avait en tête plutôt une grosse, moyenne ou petite carotte, et à Néné de surenchérir en affirmant avoir déjà vu une carotte de la taille d'une racine de manioc et que ça faisait quand même beaucoup.

Chez les saïmiris, les rapports de domination s'établissent par démonstration génitale : ouverture latérale des jambes, forte supination du pied avec abduction du gros orteil et érection pénienne ou clitoridienne. En exposant ainsi son sexe, l'individu intimide son congénère, allant parfois jusqu'à lui uriner dessus. Chez l'homme, c'est tout le contraire : le pénis est précieusement caché. Il devient dès lors source de mystère et donc de pouvoir. L'exposer reviendrait à le démystifier, à détruire son caractère magique, et entraînerait irrévocablement la chute de la virile suprématie. C'est pourquoi on a toujours beaucoup moins tolérer le nu masculin que le nu féminin. Vous voulez mettre fin au patriarcat ? Collez des affiches de verges dans la rue, illustrez les journaux de phallus, remplissez les écrans de pénis. Montrez des queues, des bites et des glands, et je vous assure qu'en moins d'un an, plus personne ne pourra faire semblant de croire encore à la supériorité masculine.

J'ai également gardé cette anecdote pour moi, et comme les rires devenaient de plus en plus aigus, une idée géniale m'est venue.

« Le plus facile serait de poser la question directement à un garçon, j'ai dit, coupant court aux stridulations. Nana, Nénette et Néné m'ont regardé avec des airs de bouches d'incendie, comme si je venais subitement d'être téléportée dans leur cabine. À quel garçon ?, a demandé Néné. À n'importe lequel, j'ai répondu, celui qui t'arrange le plus. »

Nana m'a jeté un regard de défi.

« Comme si toi tu oserais aller demander ça à un garçon !

- Et pourquoi pas ? Après tout c'est une bonne question, et je suis sûr qu'il serait heureux que je la lui pose.
- Eh bien pose-la-lui alors, tu nous tiendras au courant.
- Tu as raison, je n'oserais pas si je suis toute seule. Mais si vous m'accompagnez, je suis prête à y aller maintenant.
- Maintenant ?!, s'est exclamée Nénette, avec des yeux grands ouverts.
- Oui, maintenant. À notre âge, on ne devrait plus séparer les filles des garçons, vous ne croyez pas ? C'est ridicule. Alors vous êtes d'accord ? »

Les trois acolytes se dévisagèrent à tour de rôle, chacune attendant l'approbation des deux autres. Finalement, c'est Nana qui mit fin à l'hiératisme.

« On te suit », a-t-elle murmuré en serrant les dents. Son visage était devenu rouge comme un feu après l'orange et ses yeux brillaient d'excitation. J'ai fermé mon livre en marquant la page et je suis descendue tranquillement de mon perchoir. Puis j'ai pris mon air le plus solennel, et sur un ton effroyablement sérieux, j'ai chuchoté :

« La couchette des garçons se trouvent au fond du couloir. Pour s'y rendre, on est obligées de passer devant la couchette des profs. Il faut absolument rester discrètes si on ne veut pas se faire prendre. Le plan est simple : vous me suivez en silence, on toque à la porte et on entre.

- Et si un prof vient voir notre couchette pendant qu'on est avec les garçons ?, a demandé Nénette qui tremblait d'émotion.
- Personne ne viendra, il est trop tard. Et si quelqu'un vient quand même, on n'aura qu'à dire qu'on était parties ensemble aux toilettes. Vous êtes prêtes ? »

Nana, Nénette et Néné ont hoché la tête d'un même geste et j'ai ouvert la porte de notre cabine. Le couloir était désert et nos corps se reflétaient dans les vitres des fenêtres derrière lesquelles défilait à toute allure une nuit dense et complice. Je sentais le souffle entrecoupé de Nana sur ma nuque. Elle était prise par cette fièvre humide qui accompagne les

battements du cœur quand approche l'instant décisif. Une fois arrivées devant la porte, j'ai à peine frappé du poing et j'ai attendu. La porte est restée fermée.

« Ils ne t'ont pas entendue, a chuchoté Néné avec empressement, il faut que tu frappes plus fort. »

J'ai frappé à nouveau, un tout petit peu plus fort. Je retenais volontairement mes coups, savourant mon pouvoir de frustration sur les trois écervelées. Toujours rien. Je pouvais sentir les baleines fumer d'impatience à travers leurs événements. La porte est restée fermée.

« Frappe encore. »

La voix de Nana était faible, enrayée, impérative. J'ai frappé une dernière fois, cette fois-ci pour de vrai, et la porte s'est ouverte. Aussitôt, les trois filles se sont précipitées à l'intérieur de la chambre têtes baissées, sous les exclamations lubriques des garçons. Moi, j'ai tourné les talons et je suis partie. La porte s'est refermée derrière moi, je suis retournée profiter de ma couchette.

Vingt minutes plus tard, alors que j'entamais à peine un chapitre sur le cannibalisme et les poissons dans la culture Munduruku, la porte de ma cabine s'est ouverte brutalement et un garçon est entré. Ses cheveux noirs hirsutes et son regard ensommeillé laissaient supposer qu'il venait de se réveiller. Avant même que j'aie pu dire quoi que ce soit, il a refermé la porte en me foudroyant de ses beaux yeux verts.

« C'est toi qui les as envoyées chez nous ?! »

Sa voix était en train de muer et il la contrôlait mal, la fin de la question avait déraillé dans les aigus. Il s'en est rendu compte et il a rougi. À son grand étonnement, je ne me suis pas moquée de lui. J'étais trop fascinée par son arrête nasale en forme de toboggan. Son nez était fin et délicat, comme un point d'exclamation enluminé posé au milieu de son visage. Voyant que je le dévisageais avec intensité, il a rougi encore plus, avant de se reprendre.

« À cause de toi c'est devenu impossible de dormir tranquillement là-bas. Donc je vais rester ici, et tant pis si ça t'emmerde ! »

Là-dessus, il s'est allongé sur le lit de Nana et m'a tourné le dos. Son corps était mince et effilé, son pyjama à rayures bleues laissait deviner un squelette anguleux, semblable à celui

du paresseux. Je me souviens l'avoir observé un long moment, incapable de reprendre ma lecture. Son intrusion avait contrecarré mes plans. Notre train défilait à toute allure dans la nuit et pourtant j'avais l'impression d'être à l'arrêt, enfermée dans un sous-marin sans porte au beau milieu d'un océan d'hormones. Ce soir-là, j'ai ressenti deux émotions d'une rare contradiction : à l'euphorique découverte de ce qu'on appelle communément un coup de foudre s'ajoutait l'amertume du mensonge, pour lequel on avait inventé le langage.

« Est-ce que tu as pensé à aller aux toilettes ? »

À mon grand dam, c'est tout ce que j'ai trouvé à dire pour l'empêcher de dormir. Son visage hâlé s'est retourné vers moi et à son expression j'ai pris conscience de mon erreur. Mais il était trop tard et, comme si toute connexion entre mon cerveau et mes lèvres avait été sectionnée au sécateur, j'ai surenchéri sans attendre.

« Quatre-vingt-huit pour cent des décès causés par accidents de voiture pourraient facilement être évités si les gens prenaient la peine de se soulager régulièrement dans les stations-services. »

J'aurais certainement dû garder cette anecdote pour moi, mais j'ai continué :

« Quand une voiture freine brutalement, ou qu'elle est soumise à un choc net et violent, la ceinture de sécurité comprime l'abdomen du passager, exerçant sur lui une pression phénoménale, comparable à celle de trois yaks jouant au twister sur ton bas-ventre. Dans de telles circonstances, la vessie remplie à ras-bord du passager qui pensait pouvoir se retenir explose, l'urine se répand dans le corps entier, et c'est la mort. C'est pour ça que je demande : est-ce que tu es allé aux toilettes avant de dormir ? »

Le garçon a pris le temps d'étudier la question en silence, cherchant où se trouvait le piège. Tout d'un coup je me suis mise à suer à grosses gouttes, persuadée que ce silence n'allait jamais finir, qu'il allait m'engloutir toute entière et que le train continuerait à rouler dans la nuit comme si je n'avais jamais existé. Enfin le garçon a parlé :

« Si je dois mourir cette nuit, ce sera plutôt d'une fracture du crâne avec épanchement de liquide rachidien. Je ne porte pas de ceinture, donc il y a peu de chance que ma vessie explose. En revanche, l'attache métallique qui soutient la banquette en dessous de laquelle je dors m'a l'air plutôt faiblard, et je ne serai pas surpris qu'un freinage un peu raide suffise à la faire céder. Comme j'ai l'habitude de dormir de côté, elle enfoncerait alors mon os pariétal, peut-être même mon os temporal, entraînant la perforation des lobes éponymes de mon

cerveau. Pour conclure, le plus sûr serait donc pour moi de ne pas dormir en dessous de cette banquette sur laquelle repose l'immense valise de Nana, mais plutôt de t'imiter en m'installant sur la deuxième banquette supérieure de cette cabine. »

Joignant le geste à la parole, il s'est levé de son lit pour grimper jusqu'à la banquette voisine, sur laquelle il s'est allongé de côté, cette fois-ci face à moi.

« Tu es rassurée ?

- Oh je n'étais pas inquiète, je disais juste ça pour toi...
- Et ça t'arrive souvent de ne pas t'inquiéter comme ça ?
- Tout le temps, avec tout le monde.
- Ça doit rendre la vie plus facile.
- Pourquoi ? Ta vie à toi est compliquée ?
- Non, c'est une façon de parler.
- Je n'aime pas les façons de parler.
- Moi non plus. »

On s'est regardés un instant et les masques sont tombés. Ni lui, ni moi n'avions envie de poursuivre cette conversation de sourds. Il a pointé mon livre d'anthropologie du bout de son doigt frêle. On aurait dit un os de poulet.

« C'est ça que tu veux faire plus tard ?

- Je ne sais pas encore. En tout cas, je veux voyager.
- On est en train de voyager.
- Je veux dire, seule, en immersion.
- Avant que tu ne les chasses, tu étais en immersion au pays des baleines.
- Oui. J'ai pris des notes. Et toi ? Tu voudrais vivre où plus tard ?
- N'importe où, tant qu'on peut y voir les étoiles.
- Ton côté poète ?
- Si ça te plaît. Je veux être astronome.
- Depuis quand ?
- Depuis que j'ai appris qu'une étoile sur trois qu'on voit dans le ciel est déjà morte. Seulement elle est tellement loin que sa lumière continue de nous arriver. Le ciel est rempli d'étoiles fantômes. Quand on sait ça, on voit les choses différemment. »

Je ne saurais dire pendant combien de temps nous avons parlé ainsi, abordant des sujets aussi divers que la dernière exo-planète trouvée au fin fond de l'univers, ou que les effets bénéfiques de l'huile essentielle de cannelle. Lorsqu'il a commencé à m'entretenir sur l'ultra résistance de l'œuf d'autruche, je me souviens m'être demandée si ce garçon existait vraiment, s'il n'était pas juste le produit chimérique de mon cerveau solitaire, adepte radical de la masturbation intellectuelle. Alors que je m'apprêtais à pincer mon compagnon de chambre pour m'assurer de sa présence physique, la porte de la cabine s'est ouverte. Le bonheur et l'ivresse qui m'habitaient jusque-là ont immédiatement disparu : c'était le retour de Nana, Nénette et Néné.

En nous voyant tous les deux ensemble dans notre perchoir, les trois filles se sont arrêtées net. Dans leurs têtes, les boutons « fille » et « garçon » clignotaient en rouge à toute vitesse. Aucune de nous n'a eu le temps de dire quoi que ce soit : Samir s'est laissé tomber au sol et il est sorti. Aussi brutalement que ça.

Cinq minutes plus tard, la chambre était plongée dans le noir. Plus personne ne parlait et le train roulait toujours. Je me souviens avoir pleuré en silence dans mon lit pendant le reste de la nuit. Au matin, nous étions à Venise.

Si je ne me trompe pas, c'est ma mère qui m'a acheté mes derniers vêtements en date, il y a maintenant environ quatre ans. Depuis, je n'ai plus foutu les pieds dans un magasin de fringues, et ma penderie commence à le ressentir. Les trois robes que j'étale sur mon lit ressemblent à de flasques méduses évidées par des gamins hargneux et laissées pour mortes sur une de ces plages glauques du nord de l'Angleterre. Soit je vais m'acheter quelque chose à me mettre, soit je ne sors pas et j'attaque le onzième chapitre de La régulation hormonale chez les axolotls.

Un tour du Léviathan vers la droite, et je sors. Un tour vers la gauche, et je ne sors pas. Voilà pourquoi j'ai acheté cet idiot de poisson rouge : pour prendre les décisions difficiles, celles qui ont un réel impact sur ma vie, à ma place. Peut-être que tout irait mieux si les poissons rouges contrôlaient le monde. Un tour vers la droite, et c'est la fin de la guerre en Syrie. Un tour vers la gauche, et la France devient un pays communiste. Un autre tour vers la

droite, et danser le zouk-love est interdit aux porteurs de marcel. Mais très vite, des esprits malintentionnés fabriqueraient de faux poissons rouges, des cybers-poissons, conçus pour être dirigés à distance. Un tour vers la droite, et un mur est construit entre le Mexique et les Etats-Unis. Un tour vers la gauche, et l'évasion fiscale est autorisée. Il faudrait alors se munir de bocaux à poisson ultra-sécurisés, avec détecteur de métaux et brouilleur d'ondes. Tous ces bocaux, avec leurs poissons, seraient ensuite stockés en lieu sûr, dans un bâtiment placé sous haute surveillance. Lorsqu'un poisson rouge rendrait l'âme, il serait immédiatement remplacé par un jeune congénère ayant passé les tests : des calculs de probabilités extrêmement poussés visant à évaluer sa tendance à tourner à gauche plutôt qu'à droite, et vice versa, afin de s'assurer que le successeur n'ait aucune préférence politique.

Parfois, je me demande si le Léviathan n'est pas commandé par une puissance supérieure, peut-être même extra-terrestre, qui en aurait fait son médiateur pour m'aider à avancer sur le chemin de la vie. Ou bien c'est juste un connard de poisson rouge, à la mémoire vive tellement merdique qu'elle l'oblige à faire le tour de son bocal toutes les dix secondes pour trouver un coin où chier. Je suppose que ça restera toujours un mystère, et de toute façon, pour moi, ça ne change pas grand-chose.

Toujours est-il que le Léviathan vient de tourner à droite et qu'il faut maintenant que je m'adonne à la pire activité jamais inventée : le shopping.

Dès que j'entre dans le magasin, tous les regards se tournent vers moi. Les chemisettes se mettent à commérer sur mon passage, les vestes en jean me pointent de la manche, et les chino slim se moquent de mes fesses, faisant de moi l'accusée d'un gigantesque tribunal des goûts et des couleurs.

Après avoir trouvé un refuge au rayon chaussettes, j'observe les environs. Les masses fluctuent autour de moi, des centaines d'itinéraires reprogrammés en permanence se croisent et s'échappent. Dans cet immense océan de décimales et de pourcentages, je suis la seule à ne pas avoir de nageoires. Plusieurs vendeuses sont éparpillées un peu partout dans le magasin. Ma plus grande peur, c'est que l'une d'entre elles m'aborde en pensant bien faire pour m'aider à trouver « ce que je cherche ». Tout ce que je sais, je l'ai appris des animaux, et les animaux ne font pas de shopping.

J'ignore quand le faste de l'Eglise Catholique s'est emparé de la mode, mais au rayon des robes les parures dorées et argentées s'accumulent sur des bouts de tissus déjà saturés de paillettes. Les posters montrent des mannequins habillés avec des cathédrales baroques espagnoles. À chaque fois que je trouve une robe à peu près potable, il faut qu'elle cache quelque part une fioriture à faire vomir : un tigre à paillettes dessiné dans le dos, des fermetures éclairs couleur fuchsia métallique, des contours en dentelle pour gérontophiles... À force de persévérance, je dégotte au milieu de toute cette merde chromée une robe sobre et jolie aux proportions honnêtes.

Les dix minutes de queue devant les cabines d'essayage me découragent, et je m'insère directement dans la file d'attente de la caisse. De toute façon, l'étiquette dit que c'est à ma taille, pas besoin de preuve supplémentaire. En amont des caisses, des attelages essaient de nous vendre leurs produits de dernière minute à la pertinence douteuse. Brosses à cheveux, élastiques, collants, rouges à lèvres, coupe-ongles, bretelles, bigoudis, démêlants, boucles d'oreilles, vernis... Devant moi, une mère et sa fille de quinze ans font le plein de crème hydratante. « Ça sert toujours, dit la mère, et c'est pas cher. » Pour passer l'Hiver, l'écureuil roux peut stocker jusqu'à vingt fois son poids en glands, châtaignes et noisettes, alors dix tubes de crème hydratante pour une saison, ça me paraît raisonnable.

Le témoin lumineux de la caisse numéro treize se met à clignoter, appelant le prochain client, c'est-à-dire moi. La caissière est une jolie jeune fille aux très mignonnes joues de hamster et au sourire parabolique. Son visage inspire la confiance, et donne l'impression qu'elle exerce le plus beau métier du monde ce qui, dans ce magasin où tout le monde est occupé à se mirer, fait vraiment plaisir à voir. Je lui tends ma robe, presque avec fierté, et sors mon portefeuille.

« Vous n'avez rien d'autre ?

- Non, ce sera tout, merci.
- Mais votre robe est un produit rose !
- Ah bon ?
- Oui, regardez-là, elle porte un petit macaron rose, ça veut dire que c'est un produit rose. »

Et en effet, un petit macaron rose est joint à l'étiquette de ma robe, ça alors !

« Pour un produit rose acheté, un produit rose différent du premier est offert, récitez la jeune fille avec entrain.

- C'est très avantageux, mais je n'ai besoin de rien d'autre, merci. »

Je présente ma carte bleue mais la fille ne bouge pas.

« Pour un produit rose acheté, un produit rose différent du premier est offert, répète-t-elle, ce serait bête de ne pas en profiter, vous ne croyez pas ?

- Certes, mais comme je vous dis...
- Voilà ce qu'on va faire, je vous garde votre robe en caisse et vous, vous refaites un tour dans le magasin et vous me trouvez un autre produit rose. C'est d'accord ? »

J'ai failli lui parler de l'hermine du Nevada, qui change de pelage seulement tous les trois ans et qui le vit très bien, mais je me suis retenue.

« Allez-y, c'est le moment de vous faire plaisir ! Et ne vous inquiétez pas, elle vous attend », insiste la caissière en posant une main protectrice sur ma robe. Je veux protester, mais ce sourire qui autrefois m'inspirait confiance me terrifie à présent, et j'y lis même une ride de folie. Demi-tour timide, je rebrousse chemin, penaude, remontant la queue en direction du magasin, laissant la sortie s'éloigner lentement dans mon dos, si proche et pourtant si loin. De retour au royaume des promotions, me voilà en quête d'un second petit macaron rose, avec ma robe prise en otage. À ce stade-là je ne l'ai pas encore réalisé, mais je m'apprête à subir l'après-midi le plus long de ma vie.

Tous les produits portant des petits macarons rose semblent sortir tout droit du cagibi exhumé de Dorothée, ce qui me fait relativiser le bon goût de ma robe. Qu'est-ce que j'irais foutre d'une paire de mitaines multicolores avec des chatons pour motifs ou d'un legging jaune fluo spécial grossesse. Je pourrais peut-être me servir de cette écharpe en fourrure synthétique comme tapis pour pantoufles, ou de ce bonnet à pompons comme housse à papier toilettes. Voilà le type de raisonnements qui accaparent mon esprit à ce moment-là. Au bout d'une heure de déambulations entre les rayons – que je commence à connaître par cœur – il s'avère clair que je ne trouverai jamais de second petit macaron rose. Cependant, l'idée même de retourner voir *Matin Sourire* les mains vides me donne des sueurs froides. Une angoisse irrationnelle s'empare progressivement de moi. La honte de l'échec.

Je décroche de son cintre le dernier exemplaire de la robe qui m'intéresse, j'embarque également deux autres articles sans même prendre la peine de les regarder, et je m'insère dans

la queue des cabines d'essayage. Mes oreilles fatiguent de tout ce bruit, il faut que je sorte d'ici. Personne ne fait attention, personne ne me regarde, tout le monde est trop occupé à saisir la bonne affaire et moi, pendant ce temps, je deviens folle. Qu'est-ce que je fous encore ici ?! Je serais déjà sortie de cet enfer depuis deux heures sans cette pétasse miséricordieuse aux dents cirées. De quel droit me fait-elle perdre mon temps ?

J'entre dans la cabine et tire le rideau sur moi. La robe rentre dans mon sac sans poser de problème, on dirait même qu'elle n'attendait que ça. Je froisse un peu les deux immondices que j'ai embarquées avec moi, j'attends ce qu'il faut pour que ça fasse bien, puis je sors, rends les articles froissés à la vendeuse, et fonce vers la sortie sans achat. Un coup d'œil vers la caisse m'assure que Sainte-Ristourne ne me voit pas, occupée avec d'autres clients. Plus que dix mètres et je suis dehors. Le plus difficile, c'est d'avoir l'air relâché quand mon cœur danse la tarentelle. Cinq mètres. Le monde autour de moi s'arrête et me voilà transportée à l'ère Jurassique, il y a six millions d'années. Je suis un oviraptor et je tiens entre mes pattes antérieures l'œuf fraîchement dérobé du nid d'une femelle tyrannosaure. Un mètre.

L'instant d'après, je cours à pleines jambes dans la rue sous le hurlement de l'alarme antivol, un vigile de cent-dix kilos à mes trousses. Il ne lui faut pas même cent mètres pour me rattraper. Sa masse fond sur moi et me plaque au sol avec l'impact d'un plat de dix mètres de haut. Mon dos fait un bruit bizarre et je coule la tête la première au fond du bitume. Tout aurait pu s'arrêter là, et je m'en serais probablement sortie avec un simple avertissement et un mauvais torticolis si, écrasée sur le sol râpeux par ce mastodonte, mon corps luttant contre le sien en plein milieu de la route, un sentiment grandiose, une fureur transcendante, une pulsion inexprimable n'avait explosé en moi et déchiqueté le peu de raison qu'il me restait en miettes.

Alors que ma bouche, asphyxiée par le mélange de sueur et d'eau de Cologne, cherche sans succès quelques molécules d'air pur à absorber, le monde, ainsi que ma place au sein de ce monde, m'apparaissent translucides, et je prends conscience de la fragilité de mon existence. Trop enivrée par l'instinct de survie qui prend le contrôle de mon être, trop fière d'être touchée par la grâce animale, trop idiote aussi, je lutte non plus pour me sauver, mais pour la salvation de la cause, pour la vie en général. Mes deux mains ceignent le crâne chauve et miroitant du vigile dans lequel je plante l'intégralité de ma mâchoire. Hurlement de douleur qui s'ajoute au hurlement de l'alarme. Le gorille m'empoigne les cheveux et tire de

toutes ses forces mais je tiens bon. Ce n'est que lorsque sa paume gigantesque m'envahit le visage que je suis obligée de lâcher prise pour respirer, laissant sur le cuir palpitant du crâne l'empreinte rouge de mon baiser denté. Le vigile roule sur le côté et m'envoie valdinguer. Je décolle provisoirement. À l'atterrissage, une rangée de quatre phalanges parfaitement alignées m'accueille avec enthousiasme. Fin de la partie.

L'envergure du gypaète barbu peut atteindre les deux mètres cinquante, faisant de lui l'un des plus grands rapaces au monde. Son environnement naturel est la montagne rocheuse et on le trouve particulièrement présent dans la vallée du Mercantour. Bien que le gypaète barbu soit un charognard, il chasse également des animaux de tailles raisonnables tels que le renard, la marmotte, le bébé chevreuil, ou encore la tortue. La façon dont il travaille cette dernière pour la débarrasser de sa carapace est particulièrement ingénieuse. Après l'avoir emprisonnée entre ses serres, le gypaète barbu emporte sa proie au-dessus d'un terrain dégagé et rocailleux, monte à plus de deux cent mètres d'altitude, et la lâche.

Le train roule dans la nuit. Son rythme est saccadé, il trébuche, risquant de sortir de ses gonds. Mon corps entre en résonance avec les vibrations des rails et je deviens un instrument sifflant, bourdonnant, au gré du chemin de fer, mon interprète. Les autres couchettes de la cabine sont vides. Il devrait bientôt arriver. Je voudrais le rejoindre mais je ne peux pas bouger, alors j'attends qu'il revienne. La nuit s'épaissit et bientôt plus aucune lumière n'émane de la fenêtre, plongeant le compartiment dans l'obscurité. Il faut un peu de temps à mes yeux pour s'adapter au noir. Je distingue d'abord des murs crêpis et sales. Le plafond s'est éloigné, et les autres couchettes ont disparu. Les vibrations aussi ont disparu. Seul est resté mon lit étroit et inconfort. Le train s'est transformé en cellule de commissariat.

« Bonsoir, madame, vous vous sentez mieux ? »

La voix est celle d'un petit policier grassouillet à la moustache grise bien soignée.

« Il vous a mis un sacré coup. En même temps, vous l'avez bien cherché. Six points de sutures qu'ils ont dû lui faire à cause de vous ! »

On m'a bandé le crâne et j'ai des pansements un peu partout sur le corps. Un éléphant veut sortir de ma tête. Le petit policier grassouillet me parle depuis l'autre côté des barreaux.

« Les pompiers ont dit que vous n'avez rien de grave, mais il vous a fallu quand même un peu de temps pour émerger.

- Quelle heure est-il ?
- Vingt et une heures trente, madame.
- Comment je sors d'ici ?
- Quelqu'un doit venir payer votre caution. Vous avez le droit à un appel. »

J'ai sorti la carte que m'avait donnée Perle à la médiathèque et j'ai composé le numéro. Au bout de huit bips, elle a décroché in extremis.

« Salut Perle, c'est Céline. Je suis désolée, j'aurais vraiment voulu me joindre à vous ce soir mais j'ai eu des complications. Vous êtes encore au restaurant ? Samir est avec toi ? Tu peux me le passer s'il-te-plaît ? Merci. »

Je suis obligé de tenir le combiné à distance pour ne pas écraser mon oreille endolorie. Derrière moi, le petit policier grassouillet attend patiemment, un verre d'eau dans une main, un comprimé d'aspirine dans l'autre. J'ai une pensée pour le Léviathan, qui tourne en rond dans son bocal.

« Allô Samir ? C'est Céline. J'aimerais beaucoup qu'on reprenne notre conversation du train de nuit pour Venise. Je suis au commissariat du centre-ville, si tu payes ma caution, je t'offre un verre, qu'est-ce que tu en dis ? »

Finalement, si je le relâchais dans l'océan, ça ne changerait pas grand-chose pour lui.

Il ferait juste des ronds plus grands.

ÉCHANGES MUSCLÉS

Le vingt-quatre août deux-mille-cent-trente-huit, jour de la Saint-Barthélemy, à six heures quarante-trois (fuseau horaire de Santiago), une tempête solaire de niveau dix fut enregistrée par la sonde Aticon de la Fédération Spatiale des Etats d'Amérique Latine. L'Évènement, aussi imprévisible qu'inévitable, donna raison à tous les films catastrophe qui avaient envahi les écrans de cinéma au cours du siècle. L'inversion des pôles, sur laquelle on avait tant fantasmé, était à présent devenue réalité. Cependant son impact fut tout autre que celui attendu. Aucun raz-de-marée, aucun séisme, pas même de cyclone. Ces catastrophes, quoique dévastatrices, demeurent ponctuelles. Elles viennent, sèment le chaos, puis se retirent pour que l'on répare les pots cassés.

Personne n'aurait pu imaginer un revers aussi lourd de sens et pérenne que celui du vingt-quatre août deux-mille-cent-trente-huit.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : 24/08

Jasper,

Je ne pense pas que tu te souviennes de moi. Si tu prends la photo de classe de ton année de cinquième au Collège Fersen, tu me trouveras au premier rang, troisième en partant de la gauche, qui flotte dans une chemise à dragon jaune immense et qui arbore le même sourire que Fifi Brindacier. René Gourdon. J'étais assez discret, mais je suis sûr que tu te rappelles encore des cookies de ma mère. Tu les aimais beaucoup.

J'ai eu ton adresse e-mail par Mélanie (Caïman), une des rares personnes avec qui j'ai gardé contact. Enfin, en vérité, c'est elle qui m'a appelé il y a cinq ans pour me demander conseil sur les verrues de son genou gauche – je suis dermatologue. Elle travaille pour le téléphone mauve, une version du téléphone rose qui se veut plus raffinée, si j'ai bien compris, avec des textes en prose.

Mélanie m'a un peu informé sur ce que tu faisais. Ma mère prenait des cours d'aquagym elle-aussi, avant son cancer du sein. Elle aimait beaucoup son coach, Frédéric Courmet, peut-être que ça te dit quelque chose, il fait partie de l'AFCA¹⁰. En tout cas, sache que ton métier est très important pour ces personnes, je tenais à te le dire.

Pour ma part, j'ai quitté Antibes il y a onze ans et je suis venu m'installer à Nantes où j'ai ouvert mon cabinet. Il y a autant de verrues ici qu'ailleurs mais les grains de beauté malins sont moins fréquents, tout comme le soleil.

Je ne suis pas marié.

Je n'ai pas d'enfant.

J'avais une chienne du nom de Madonna mais elle est morte récemment.

¹⁰ AFCA : Association Française des Coaches d'Aquagym.

Jasper, si je t'écris aujourd'hui après toutes ces années, c'est parce que j'ai besoin de ton aide. Je mesure un mètre cinquante-huit et je pèse trente-neuf kilos six. Suite à l'Évènement, cette condition m'est devenue insupportable. Je ne peux plus vivre ainsi. Le moindre de mes gestes, le plus insignifiant mouvement, a des conséquences redoutables. J'ai détruit la moitié de mon appartement. J'ai brisé les os d'une personne en lui offrant une main sans poigne. J'ai tué Madonna en voulant lui masser le crâne.

Toi tu es fort. Je revois le jour où tu m'as soulevé pour me pendre par les pieds au micocoulier de la cour. Il faut que tu m'aides à vaincre cette malédiction qui est mienne. Je veux à nouveau être capable de douceur.

Je t'en prie, Jasper, réponds-moi vite. Chaque instant passé dans ce corps est critique.

René.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : RE: 24/08

René,

J'ai vu ton mail hier soir en rentrant de la salle de musculation. Ton affaire m'a obsédé toute la nuit. Désolé de ne pas t'avoir répondu plus tôt, j'avais besoin de réfléchir.

Je me rappelle de toi, bien sûr. Je t'aimais beaucoup et je crois bien que tu étais un de mes seuls vrais amis. Et puis mes parents m'ont envoyé au pensionnat pour mes années lycée et je n'ai plus revu personne.

L'Évènement a également eu un gros impact sur mon mode de vie. C'est la première fois que les gens me remercient pour mon tact et ma douceur. Ça fait tout bizarre, moi qui étais jusqu'à présent brutal par nature...

René, je me rappelle également de ton physique désavantageux. Sache que ça ne va pas être facile. Tu dois aujourd'hui être doté d'une force vertigineuse, force que tu n'as jamais demandé et que tu ne sais pas maîtriser. Ton potentiel est désormais extrêmement dangereux. En attendant que la situation s'améliore, il faut absolument que tu limites les interactions avec le monde extérieur. Mon premier conseil sera donc de rester chez toi pour le moment. Si tu as la chance de travailler à ton compte, ferme ton cabinet et prends congé. Fais-toi livrer de la nourriture à domicile et si tu dois absolument sortir, ne sors que la nuit, quand les rues sont vides. **NE VA PAS DANS LES LIEUX PUBLICS !** Si je me souviens bien, tu es gringalet, mais tu es aussi maladroit, et c'est peut-être ça le pire.

Je veux que tu te nourrisse. Quand je dis te nourrir, j'entends te gaver. Je m'en fous que tu aies faim ou pas, à présent il faut que tu penses la nourriture comme un médicament à prendre entre dix à quinze fois par jour. Oblige-toi à manger. Goinfre-toi jusqu'à l'excès. Tu dois avoir pris vingt kilos d'ici deux semaines. Je suis très sérieux. Voici une liste d'aliments que tu vas dès à présent avaler au quotidien :

- Œuf (sous toutes ses formes, meilleur si cru)
- Lait (entier)

- Poulet (surtout le blanc, cuit à la poêle, pas au four à micro-ondes)
- Gibier (meilleur si cru, éviter le porc)
- Mollusques et crustacés (huîtres, moules et langoustines à fond la caisse, et n'oublie pas la mayo)
- Fromages (coulommiers, roquefort, crottin...)
- Yaourts (et pas du panier de Yoplait à zéro pourcent)
- Poissons (thon et cabillaud en premières positions)
- Lentilles (sèches)

Ensuite viennent les exercices. Va-s-y mollo au début, sinon tu vas tout de suite te claquer. Pense bien à t'étirer au début et à la fin de chaque séance. Attends toujours au moins trente minutes après manger pour bosser. Les muscles que nous utilisons le plus au quotidien, dans nos interactions avec les autres, ce sont les biceps, les longs supinateurs et les courts abducteurs des pouces, c'est-à-dire les muscles des bras en général. C'est donc ce que tu vas développer en premier. Les jambes viendront plus tard. Vu ton niveau, on va commencer bas : tu me feras vingt séries de cinq pompes par jour, dix écartées, dix rapprochées, et trente séries de tractions, quinze normales, quinze écartées. Entre chaque série de pompes ou de tractions, tu enchaîneras dix crunches d'abdominaux, juste comme ça, pour le plaisir. Voilà, ce sera déjà pas mal. Tiens-moi au courant de ton avancée !

Je te souhaite beaucoup de courage pour traverser cette épreuve difficile. Crois-moi, je sais ce que c'est.

Je dois filer à mon cours d'aquagym, je te laisse.

À bientôt,

Jasper.

PS : je ne me rappelle carrément pas t'avoir pendu par les pieds dans la cour. Tu es sûr qu'il s'agissait de moi ?

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : RE: RE: 24/08

Jasper,

Tu ne peux pas imaginer le soulagement que m'a procuré ton mail. Je ferai tout ce que tu me diras de faire tant que tu me promets de me sortir de ce pétrin.

Ce matin je me suis donc levé à cinq heures trente et j'ai immédiatement avalé une boîte de thon à la tomate que j'avais préparé la veille sur ma table de chevet. Le reste de mon petit-déjeuner s'est constitué de pied de porc à l'aïoli, d'œufs mimosa et de salade hollandaise. J'ai vomi un morceau de langue de bœuf mais je me suis rattrapé en buvant un grand bol de lait au beurre. Tu penses que c'est suffisant ?

Pour ce qui est des pompes, je suis fier de t'annoncer que tout va bien pour le moment. J'ai dû patienter un peu entre la troisième et la quatrième série, le temps que mon épaule gauche se remboîte, ce qui m'a permis de reprendre un peu d'omelette à l'andouillette. N'ayant pas de barre de traction à domicile, je me suis suspendu à la tringle à rideaux de mon salon (aucun soucis de ce côté-là, je pèse moins lourd que les rideaux). Ce n'est qu'au bout de la vingt-et-unième série que je me suis aperçu que la voisine d'en face m'observait, des jumelles dans une main, l'autre main dans sa culotte. Elle a une sclérose en plaque et elle ne sort jamais de chez elle, c'est ce que m'a dit la concierge.

Je me suis bien étiré avant et après les exercices, comme tu me l'as recommandé, cependant ce matin je suis resté coincé pendant une heure et demi allongé sur le dos dans mon lit, incapable d'émettre le moindre mouvement, comme si j'avais été repassé par les fers d'un cheval danseur de claquettes.

Quoiqu'il en soit, ma détermination ne faiblit pas, bien au contraire. Je serai bientôt prêt à passer au niveau suivant.

Assez parlé de moi. J'aimerais rattraper toutes ces années d'absence. Comment vas-tu ? As-tu continué le judo ? Tu te souviens de la prise que tu m'avais montrée à l'étude ?

C'était tellement fort que j'ai perdu deux dents et tu me les as recollées avec la colle en stick de ta trousse.

Amicalement,

René.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : Programme intensif.

René,

Ton mail m'a impressionné. Je ne pensais pas que tu t'investirais autant. Continue ainsi, tu es sur la bonne voie. C'est tout-à-fait normal de vomir, il faut laisser le temps à ton corps de changer son métabolisme.

Fais attention avec la tringle à rideaux. J'ai moi-même utilisé un manche à balais bloqué entre les deux murs de mon couloir pour faire des tractions. J'ai arraché la moitié du mur et je me suis empalé sur une théière libanaise en bronze ramenée de Beyrouth par ma grand-mère. Dix points de suture. Achète-toi une vraie barre sur le site internet de Décathlon, ça vaudra mieux. Il ne manquerait plus que tu te pètes la colonne vertébrale et là on serait beaux.

N'hésite pas à prendre des anti-inflammatoires et de l'ibuprofène, c'est très efficace contre les courbatures. La première semaine est toujours la plus difficile, mais les douleurs vont disparaître petit à petit par la suite.

Aujourd'hui j'ai vu un homme réduire la cantine de l'Acropolis à néant en essayant d'étouffer son éternuement. Je ne donne pas cher de notre avenir. René, je pense que l'Évènement est la punition d'une puissance supérieure que nous avons fini par offenser à force d'impiété.

Je me permets de te joindre la brochure en version PDF de ma communauté spirituelle, Les graines du cosmos. J'y ai adhéré il y a une dizaine d'années, quand je souffrais d'éjaculations précoces. Ils m'ont beaucoup aidé. Si tu perds le moral, ou si tu as besoin de quoique ce soit, je te conseille de te rapprocher d'eux. Ils ont une mission dans chaque grande ville française, celle de Nantes se trouve à côté du marché de Talensac (ça doit te dire quelque chose).

Je ne pratique plus le judo car je suis désormais un fervent partisan de la non-violence. Je suis inscrit à un groupe de donneurs de câlins, nous nous réunissons tous les mardis soirs

dans la rue, pour embrasser les gens à la sortie des bureaux. Ça fait du bien, à nous comme à eux, surtout en ces temps difficiles.

Elle est rigolote ta blague des dents recollées à la colle, je la raconterai aux copains de la salle de musculation.

Tiens bon ! Je te donnerai de nouvelles indications dans le prochain mail pour que tu puisses gagner de la masse plus rapidement.

Tendrement,

Jasper.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : Confession.

Très cher Jasper,

Je n’y tiens plus. Il faut que je t’avoue tout. Mais il n’y a pas de mots pour décrire ces choses-là. D’ailleurs, ces choses-là ne s’écrivent pas. Aussi tout ce que tu pourras entrapercevoir de cette lettre ne restera qu’une pâle approximation des sentiments violents qui m’habitent. Puisqu’il faut des mots, en voici :

Je l’ai vue pour la première fois au Katorza, à une projection tardive du Port de l’Angoisse. Ne me demande pas si le film m’a plu, je n’en ai aucun souvenir. Elle a éclipsé Lauren Bacall. Tu peux te marrer, oui, va-s-y, marre-toi, j’endurerai tes moqueries comme le croyant endure les blasphèmes, comme l’acteur endure les critiques ! Pardonne-moi d’être aussi dramatique. Tu sais que je t’estime bien plus que ça, mais le sang me monte à la tête et fait battre ma tempe tellement fort que j’en perds la raison. Si seulement tu l’avais vue...

Je ne lui ai pas parlée. Pas tout de suite. J’ai d’abord voulu la suivre, l’observer depuis la vitrine, comme les pendules de l’horloger de la rue Saint-Léonard sur lesquelles on fantasme tous les jours en sachant parfaitement qu’elles sont bien au-delà de nos moyens.

Les mots que je me répétais devant mon miroir étaient creux, ma voix fade, mon visage grinçant. Je m’horripilais. Persuadé qu’elle ne voudrait jamais de moi, j’ai commencé à pleurer et à boire.

Puis j’ai réalisé que j’étais un lâche et cette condition m’est devenue insupportable. Je ne dormais plus, je ne me nourrissais plus. Je ne pensais qu’à elle.

Je suis allé acheter deux bretzels à la cannelle et au poivre vert chez Jolicœur et je l’ai attendue à la sortie de son travail. Elle enseigne la musique au collègue Gabriel Guist’hau, et d’après la forme de la housse encombrante qu’elle traîne derrière elle tous les matins, son instrument de prédilection doit être quelque chose comme la viole de gambe. Pas facile à faire accepter à des gosses de sixième.

Me voilà donc devant le portail de l'école, à la sortie des classes, emmitouflé dans ma parka jaune, protégeant du mieux que je peux mes bretzels du ciel qui commence à cracheter comme il a l'habitude de faire ici. Romantique, isnt-it ?

Je n'ai jamais vraiment pu supporter les mômes, y compris quand j'en étais un. Mais pour elle, j'aurais pu revivre une classe de neige. Les enfants se sont dispersés en poussant des cris stridents d'enfants et je me suis retrouvé seul face à la pionne qui m'a demandé du feu pour allumer sa cigarette. Je n'avais pas de feu, et il commençait à faire très froid.

En interpellant le professeur de chimie qui s'échappait par la porte arrière du collège pour être sûr de ne pas croiser les moutards, j'ai appris que ma bien-aimée avait été absente pendant toute la journée pour cause de maladie. Mais j'ai surtout appris son nom : Evelyne.

Une fois rentré chez moi, j'ai mangé les deux bretzels devant une émission de Thalassa qui portait sur l'élevage de poissons-chats dans le delta du Mississippi, puis je suis allé me coucher en me jurant de retourner au collège le lendemain.

Je me souviendrai à jamais de ce soir-là. Le soir du vingt-trois août 2138.

Quand j'y repense, je me suis reconnaissant de ne pas avoir eu le courage de lui parler plus tôt. Si elle m'avait connu avant l'Évènement et qu'elle avait voulu me revoir après, j'aurais été obligé de la fuir, de la repousser. Ma douleur serait bien pire.

Sa personne est à l'origine de toute ma détermination. Je veux être capable de l'enlacer, de la caresser, de l'étreindre sans lui briser les os, car ça, Jasper, je ne me le pardonnerais jamais.

Tout ça doit te paraître bien emphatique, mais il y a de l'obscénité dans tout sentiment extrême.

Prends cette lettre comme gage d'amitié sincère. Tu es la seule personne au courant.

Aussi tendrement que possible,

René.

PS : S'il-te-plaît, n'en dis pas un mot à ma mère. Je sais qu'elle t'a envoyé des cookies pour te remercier de m'aider. J'espère qu'ils t'ont rappelé de bons vieux souvenirs.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : RE: Confession

Très cher René,

Tu m'avoues un secret et pourtant, j'ai l'impression de relire ton premier mail. Je comprends à présent beaucoup mieux l'ampleur du désarroi avec lequel tu t'es adressé à moi il y a maintenant deux semaines, et j'en suis d'autant plus touché. Et puis c'est une vraie bonne nouvelle, car tu peux me croire sur parole : l'amour est la meilleure des protéines.

Ça urge, alors on va pas se câliner la pistache plus longtemps : dès aujourd'hui, tu vas me faire vingt séries de trente pompes, cent-vingt crunches par heure, vingt-cinq tractions avant et après chaque repas, et puis un peu d'isométrie aussi pour te faire les cuisses, mon gars.

Je te joins une compile avec du son à te déboucher les artères. Toutes les musiques sont calées à un tempo de 115. Je veux que tu t'y colles, mon pote, avec autant de rigueur qu'un chef d'orchestre. Et à chaque fois que tu te décales par rapport au rythme : hop ! hop ! hop ! Tu reprends ta série à zéro. Pigé ? Si tu te sens faiblir, fais ton gainage au-dessus des plaques de cuisson allumées. Généralement, ça encourage.

Moi aussi j'aime, René. Elle s'appelle Josiane et elle sent le bonheur. C'était une de mes élèves, à l'aquagym. La meilleure. Alors oui, elle est un peu plus âgée que moi, mais qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Elle est intelligente, gentille et elle a un corps incroyablement bien conservé. Plus tard, je voudrais être comme elle.

Prends bien soin de toi, l'ami, et je te promets qu'à ce rythme, tu retrouves ta gonze d'ici une semaine.

Ciao !

Jasper.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : Trahison

Jaspers, je suis perdu !

Liquidé.

Lessivé.

Vaporisé.

Atomisé.

Demain soir, à dix-huit heures précises, je mettrai fin à mes jours.

J'ai longtemps réfléchi au moyen de mon suicide. Je m'étoufferai en mangeant des marshmallows. Il paraît qu'on ne peut pas en avaler plus de cinq à la fois. C'est ce qu'on va voir.

Ma décision est sans retour. Car JE suis sans retour, Jasper, je l'ai lu sur ces fiches qu'on vend dans les boutiques à souvenirs et qui décrivent le caractère d'une personne en fonction de son prénom.

« Jasper est un garçon de nature timide, mais il suffit de décrocher son cœur pour qu'il pétille comme du champagne. Attention toutefois à ne pas le tromper, car Jasper est sans retour. »

Ne cherche pas à me dissuader, ça ne sert à rien. Je ne vauX plus rien.

Elle en aime un autre.

Je t'ai désobéi. J'avais besoin de la voir, alors je suis sorti de chez moi malgré tes recommandations et je suis retourné au collège. Il était là.

Que veux-tu que je te dis ?

Je suis un sandwich triangle jambon-emmental. Sans beurre.

Lui, c'est un poulet-crudités mayonnaise, avec pain suédois.

C'est tout.

Il l'a embrassée devant moi. Sur la joue, heureusement, mais c'était déjà trop. Mon cœur a mis les doigts dans la prise. Ligne sous haute tension. Je me suis senti barbecue, tout d'un coup. Une maigre chipolata carbonisée qui traîne sur le bord de la grille et dont les ultimes gouttes de graisse quittent le corps en faisant crier les cendres.

Adieu, Jasper. Tu auras été mon seul véritable ami.

Feu René.

PS : Tu voudras bien enregistrer l'émission de Thalassa de samedi prochain et l'envoyer à ma mère pour moi ? Je lui avais promis de le faire. Merci d'avance.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : Arrête tes conneries

Arrête tes conneries, garçon ! Cut the shit comme disent les amerloques.

Tu vas quand même pas te foutre en l'air au nom de l'Amour ?! Parce qu'il en a sa tasse de tisane, l'Amour, à force d'être accusé de meurtre par tous les pauvres malheureux de cette planète. Faut le comprendre, aussi.

Tu l'aimes ton Evelyne ? Tu l'aimes vraiment ? C'est pas l'impression que tu me donnes, en tout cas. On croirait entendre un adolescent à peine pubère qui tient plus dans son slip.

Une fille comme ton Evelyne, ça ne s'attrape pas comme un rhume. Tu l'as dit toi-même : elle est intelligente, gentille et belle. Alors évidemment que t'es pas le seul à tomber malade ! Maintenant un baiser sur la joue n'a jamais été gage d'amour éternel pour personne, à ce qu'il me semble, donc descends de ton tricératops si tu veux bien et va affronter la vie. Je ne suis pas pour le fait de briser des couples, mais je crois à l'âme sœur et là, il n'y a pas à tortiller : ton Evelyne, c'est ton Evelyne.

Cesse de te cacher derrière ton chagrin pour échapper aux exercices que je t'ai donnés. Une petite pensée qui va t'allumer les miches : plus vite tu auras appris à contrôler ta force, plus vite tu pourras aller séduire ton Unique. Et si j'étais toi, je mettrais les bouchées doubles avant qu'elle ne s'entiche trop du sandwich poulet-mayo.

Fais pas le con, mon gars, je ne sais même pas comment enregistrer une émission télé...

Réponds-vite,

Jasper.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : Mea culpa

Jasper,

Tu es un coach extraordinaire. À peine eussé-je fini de lire ton mail que je suis entré dans une sorte de transe étrange. Un cocktail de rage et d'ambition.

Pendant l'espace d'un instant, j'ai désiré le monde à mes pieds.

Je me suis rendu compte que je pouvais très bien décidé d'aller casser la gueule au sandwich poulet-mayo, que c'était en mon pouvoir, que je le dominais complètement et qu'il ne pourrait rien contre ma force. C'est le visage d'Evelyne qui m'en a empêché.

J'ai passé la nuit à enchaîner tractions, pompes, abdos et isométrie. Chaque série me ramenait un peu plus sur terre jusqu'à ce que je m'écroulasse dans mon lit, vers six heures du matin.

Réveil à neuf heures. Programme chargé. Je me suis donné pour objectif d'être opérationnel d'ici deux jours.

Je te laisse, la cuisson de ma dinde farcie est terminée.

Tu es une personne formidable, Jasper. Je vous souhaite beaucoup de bonheur à Josiane et à toi.

Tu as toute ma reconnaissance,

René.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : RE: Mea Culpa

Tout doux, Roméo ! Tu vas finir par me rendre chèvre. L'heure n'est pas encore venue, ton entraînement n'est pas terminé. Évite la catastrophe, patiente encore deux jours. Même si le poulet-mayo est entreprenant, ça m'étonnerait qu'elle se laisse mettre l'anneau au doigt dans les prochaines quarante-huit heures, ta poule. Tu me fais me contredire, petit malin, mais tant pis : il n'y a pas le feu aux poudres.

Je connais bien à quel stade tu es : rien ne te paraît impossible à réaliser, tu te sens invincible. Tu vas même jusqu'à conjuguer du subjonctif imparfait, c'est pour dire !

Continue tes exercices avec ce même entrain encore pendant deux jours et tu seras prêt, mon fils. Deux jours. Pas plus, pas moins.

Et tu n'oublieras pas de prendre une bonne douche avant de rejoindre ta pépète, parce que d'accord, le physique, ça compte, mais l'hygiène, c'est carrément éliminatoire.

Donne tout, c'est la dernière ligne droite !

On est de tout cœur avec toi,

Jasper.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : J'ai marché sur la Lune.

Jasper,

Je t'aime.

De tout mon cœur.

Je suis encore une fois aller à l'encontre de tes recommandations.

Je l'ai vue. Je lui ai parlée.

J'ai marché sur la Lune.

Ô, Jasper, comme tu avais raison.

Ô, comme j'avais tort.

C'est étrange, toutes les idées que l'on se fait lorsqu'on aime. Toutes les préoccupations qu'on se crée, les histoires qu'on se raconte. Elle n'aime personne d'autre que moi, et personne d'autre que moi ne l'aime. L'homme avec qui je l'ai vue, à la sortie du collège, c'était son frère. Mais bien sûr, que c'était son frère ! Evidemment ! Quel homme amoureux d'une femme aussi merveilleuse pourrait se contenter d'un prude baiser sur la joue ?!

Il était onze heure vingt-cinq quand j'ai sonné chez elle. Je ne suis même pas entré. J'ai tout déballé sur le pas de la porte. Tout. Depuis le début. Et elle m'a aimé. Aussitôt, elle m'a aimé.

Jasper, je ne te serai jamais assez reconnaissant pour ce que tu as fait de moi.

Viens à Nantes quand tu veux. Je me ferai un plaisir de dépister tes grains de beauté cancéreux, puis nous irons boire un verre, avec ta Josiane et mon Evelyne.

Tu seras le premier à recevoir notre faire-part. J'ai prévu le mariage pour Juillet mais je dois encore en discuter avec elle.

Porte-toi bien, mon ami, et n'hésite pas à me demander le moindre service,

Très chaleureusement,

Ton dévoué René.

From : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

To : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

Object : Depuis le temps !

René, comment vas-tu ?!

Je me suis rendu compte, en mettant à jour le calendrier de la cuisine – tu sais ce que c'est, on oublie de tourner les pages et après il neige en janvier – que notre dernier échange de mail remontait à six ans ! Comment est-ce possible ? Je n'arrive pas à me l'expliquer.

Quoiqu'il en soit, je reviens aux nouvelles, et j'ai des tas de choses à te raconter.

Premièrement, Josiane et moi avons décidé d'adopter ! Un petit bout d'chou pas encore mûr qui a des yeux à te bouffer le monde, et tout ça avec un air de diplomate ! Nous allons l'appeler Arthur, parce qu'on trouve ça à la fois moderne et historique. Les papiers sont signés. Il arrive mardi prochain à la maison.

La Josiane et moi on est aux anges, quoiqu'un peu angoissés. J'espère que le gosse va aimer sa nouvelle baraque et sa chambre...

Je bosse toujours au Club, mais de temps en temps je me fais embaucher comme coach sportif sur les grands bateaux de croisières méditerranéennes. J'embarque Josiane avec moi et ça nous fait des vacances tous frais payés. Le mois dernier nous étions en Grèce et j'ai pu me confronter aux athlètes de l'Antiquité. Crois-moi, René, ces gars-là, ils auraient pu être doux comme des agneaux s'ils étaient nés quelques millénaires plus tard, mais à leur époque, valait mieux pas leur chatouiller la fêta.

Je me suis mis à apprendre le violoncelle après avoir assisté à un concert de Gypsies qui revisitaient le répertoire de Schubert, dans une petite cathédrale aux Saintes-Maries-de-la-Mer. C'est pas facile mais je fais des progrès. Et puis j'ai une de ces classes !

Mais parle-moi un peu de toi ! Où en es-tu ? Et comment va Evelyne ? Je suppose que vous avez emménagé ensemble ?

Je n'ai pas reçu de faire-part, alors j'en ai déduit que le mariage n'était pas pour tout de suite, mais ce n'est pas plus mal, tu sais. Il ne faut pas presser ce genre de choses. Regarde-nous, avec Josiane : toujours pas mariés, mais ça n'empêche pas d'être heureux !

Tu continues à faire des exercices ? La bonne attitude c'est d'en faire un peu tous les jours, pour entretenir le corps. Je ne me fais pas de soucis, remarque : si tu t'es débrouillé sans moi pendant ces six dernières années c'est que tout va bien.

Écris-moi vite, j'ai hâte de recevoir de vos nouvelles !

Embrasse Evelyne de ma part,

Ton vieux copain,

Jasper.

From : René Gourdon – renegourdon@yahoo.fr

To : Jasper Lemanche – jasp06@gmail.com

Object : RE: Depuis le temps !

Cher Jasper,

Quelle surprise de voir ton mail ! Tu as raison, six ans déjà ! Pourquoi ne pas t'avoir écrit avant ? Je ne sais pas non plus. Sans doute étais-je trop occupé à vivre ma vie, ici, à Nantes. Pardonne-moi.

Vous adoptez, et c'est formidable ! Félicitations à tous les deux, c'est un grand pas en avant. Ne te fais pas de soucis pour le petit Arthur, il ne pourra qu'être comblé par autant d'amour. Je lui enverrai un petit cadeau dès mon retour à Nantes.

Moi aussi, je voyage pas mal, ces derniers temps. Je ne sais pas si tu es au courant, mais j'ai écrit un livre, sur mon aventure : Le vingt-quatre août et moi. Je me rends compte à présent de ma grossièreté. Je ne t'ai jamais parlé de ce livre alors que je te le dois. Crois-moi, j'ai extrêmement honte, mon ami. En aucun cas je n'ai voulu te le cacher, mais les événements se sont enchaînés si rapidement que j'ai failli à mon devoir.

Lorsque j'ai repris mon travail, il y a six ans, mes patients ont pu constater ma métamorphose et j'ai eu le droit à toute une panoplie de remarques et de questions. Il se trouve que l'un de mes patients travaillait dans une maison d'édition. Il m'a poussé à écrire mon histoire et puis il a remis le manuscrit à son patron en main propre. Deux jours plus tard, on m'appelait pour prendre rendez-vous. Il a fallu que je remanie un peu le texte, que je romance l'affaire en y ajoutant quelques ingrédients à succès : de l'action, de l'humour, de la passion. Le drame y était déjà. Depuis, j'ai été traduit dans onze langues et je n'arrête pas de bouger pour donner des conférences d'un bout du monde à l'autre. Je reviens à peine de Hong-Kong où un grand réalisateur m'a proposé d'adapter mon livre au cinéma. La vie prend une tournure folle !

J'envisage de venir vous voir, Josiane et toi, lors des prochaines vacances. Je pourrai en même temps renouer avec cette région magnifique dont on loue les innombrables charmes et qu'on appelle Côte d'Azur.

Le violoncelle est l'un de mes instruments favoris, mais c'est également l'un des instruments les plus difficiles à apprivoiser. Surtout accroche-toi, et je suis sûr que d'ici quelques années tu pourras nous jouer la sonate en La Mineur à la perfection.

J'aimerais comme toi me lancer dans l'apprentissage, que ce soit d'un instrument, d'une langue ou d'un sport, mais je n'en ai plus le courage. Sans parler du temps qui me fuit.

Je suis très heureux pour vous deux et le petit Arthur, dont j'ai hâte de voir la bouille.

Jasper, promettons-nous de garder contact et de nous écrire régulièrement. Ce serait trop bête de laisser la flemmardise gâcher une telle amitié.

Je vous embrasse fort, et je te tiens au courant pour ce qui est des prochaines vacances.

Je vous aime,

René.

PS : Je n'ai plus vu Evelyne depuis un moment. Nous nous sommes quittés il y a maintenant environ cinq ans. Aujourd'hui je partage ma vie avec Nadia, que j'ai rencontrée lors d'un séminaire à Kiev il y a deux mois. Si je revois Evelyne, je lui passerai le bonjour de ta part.

UN HÉROS SANS FAILLE

Chevauchant vaillamment son fidèle cyber-ptérodactyle, Glandür le téméraire bravait la tempête stellaire qui dévastait la terrible planète de Zigford. L'intrépide guerrier serrait dans sa main le talisman de la déesse Hathor qui allait permettre de restaurer cette paix depuis trop longtemps perdue dans la constellation du serpent tricéphale. Soudain, au détour d'un nuage d'astéroïdes fluorescentes, Glandür vit surgir un monstre qu'il ne connaissait que trop bien : c'était la chimère du dieu vengeur Seth. Le mi-dragon de Komodo, mi-requin pèlerin, mi-scorpion, mi-ragondin se jeta à ses trousses. Une talonnade polie dans les flancs fit redoubler d'effort le cyber-ptérodactyle. Mais la créature, trop rapide, s'approchait dangereusement. Glandür le zélé brandit alors son sabre imposant et, d'un coup sûr et appuyé, trancha l'une des nageoires de la chimère. Le sang vert éclaboussa les pectoraux gonflés du héros. La créature mugit de rage et de douleur avant d'abattre son impitoyable dard sur Glandür qui para l'attaque avec son bouclier d'or. Mais le choc fit perdre son équilibre au cyber-ptérodactyle qui se heurta violemment à une comète radioactive. La chimère renchérit d'un coup de mâchoire acérée qui arracha l'aile droite du pauvre destrier. Glandür était en chute libre, et le mi-dragon de Komodo, mi-requin pèlerin, mi-scorpion, mi-ragondin plongea sur lui. C'est alors que le valeureux guerrier vit le gigantesque météore en feu qui se dirigeait droit vers lui. Il n'avait pas le choix, il devait sacrifier ses bras pour rester en vie. De sa force surhumaine, Glandür le hardi s'empara du météore brûlant. La chair de ses bras musclé fut immédiatement consumée par mille feux ardents mais le héros ne se laissa pas déconcentrer. Ses glorieux biceps se contractèrent et, avec une fabuleuse dextérité, projetèrent le météore dans la gueule du monstre infernal. La douleur fut telle que la bête, après avoir poussé un rugissement des plus glacials, préféra se donner la mort d'un coup de dard plutôt que d'endurer une seconde de plus cet affreux martyre.

Mais Glandür tombait toujours. D'un rapide coup d'œil, il évalua la situation. A quelques dizaines de mètres sous lui se trouvait une étoile glaciaire à stalagmites effroyablement pointues. Le guerrier stoïque essaya de bouger ses bras mais ceux-ci ne répondaient plus aux appels du cerveau. Il ne sentait plus le talisman dans son poing qui, malgré les brûlures, était resté fermé.

Était-ce la fin ?

Les stalagmites menaçantes n'étaient à présent plus qu'à quelques mètres. D'ici cinq secondes, Glandür le brave serait empalé sur cette étoile glaciaire, au milieu du néant. La constellation du serpent tricéphale ne connaîtrait plus jamais la paix. C'était fini. Le héros ferma les yeux et attendit.

Et puis le réalisateur cria « coupez ! ».

Je n'ai jamais vraiment voulu être acteur. Quand j'étais gosse, moi, je rêvais de devenir déménageur. J'aimais bien l'idée de changement, de déplacement. Et puis c'est con mais j'aimais bien porter des trucs.

On pourrait croire qu'un acteur n'a pas de routine. Qu'être acteur, c'est une vie pleine de rebondissements, d'aventures et qu'aucun jour ne ressemble au précédent. C'est faux. En tout cas, pour moi, c'est faux. Etre acteur, c'est pas la villa avec piscine à Beverly Hills, c'est pas non plus le tapis rouge du festival de Cannes, et c'est encore moins la remise des Oscars. Etre acteur comme je suis acteur, c'est être assis sur une chaise pliante bancale dans le bureau de Manu. Et le bureau de Manu, c'est pas les rideaux de velours, le canapé en cuir et un original de Kandinsky. Pour vous faire une image, c'est plutôt l'arrière-boutique d'un mauvais kebab à Pigalle.

- J'ai eu le directeur de Syfy ce matin. Ils ont atteint un record d'audimat à la diffusion de Glandür le héros sans faille. T'as vraiment fait du bon boulot, Brad, t'es formidable !
- Merci.

Manu tire sur son gros cigare brunâtre. Il a dit que c'était un cubain. Je l'ai pas cru. Manu a tendance à mentir.

- Non vraiment, t'as été génial ! Putain, la scène où tu te bats à mains nues contre le gorille albinos, elle envoie du lourd !
- Merci.
- Vraiment je le pense, Brad, sinon je te le dirais pas !

Les murs sont recouverts d'affiches de cul. Il y a des nanas à poil un peu partout dans la pièce. Des hommes aussi, mais moins.

- Les gens t'adorent, Brad. Tu vas aller loin, je te le dis ! On a encore des choses à faire toi et moi, des tas de choses ! D'ailleurs je voulais te parler d'un truc.

Manu prend une longue taffe sur son cigare qui siffle à l'agonie.

- J'ai quelque chose sous la main. Un scénario. Un truc énorme, une merveille ! Je te dis, des trucs comme ça, ça t'arrive une fois dans ta carrière, et faut pas laisser passer l'occase, tu comprends ?

Manu c'est la preuve vivante qu'il est impossible de garder des cheveux longs quand on est atteint de calvitie sans que ça fasse dégueulasse. Je jette une petite pilule rouge et un comprimé dans ma bouche, puis j'avale le tout à l'aide d'une gorgée de mauvais whisky en hochant la tête. Manu continue.

- C'est un gars qui m'a amené ça y a deux jours : un génie le mec, un génie. Tu veux que je te fasse le pitch ?

J'ai un mal de crâne pas possible, ça fait longtemps que j'ai pas fait de pompes.

- C'est un film de zombies, mais attention : c'est un putain de film de zombies !

Le comprimé, c'est du Xanax. La pilule rouge, c'est un stéroïde à base de semence d'âne.

- C'est pas de la merde, comme la plupart des trucs qu'on a produit jusqu'à présent, parce que là, c'est des zombies gays !

Le crâne de Manu luit de sueur extatique. Si un jour je perds mes cheveux, je me tire une balle dans la tête.

- Ça veut dire que dès qu'un zombie te mord, eh ben tu deviens gay. C'est pas génial ça ?! Je vois déjà le truc, on pourrait mettre des numéros musicaux et tout. Tu sais chanter Brad ?

J'ai l'impression d'avoir un cheval en rut dans la tête qui fout des coups de sabots à chacun de mes neurones.

- Bien sûr que tu sais chanter, je suis con, tu sais tout faire hein ! Le rôle-titre, c'est un mec qui danse dans un strip-club pour se faire du fric et qui se tape plein de nanas. Un gars hétéro, pour de vrai, tu vois ? Mais un jour il se fait mordre et il devient gay, incapable de bander devant une fille. Je te veux dans ce film, Brad, t'es fait pour ce rôle. C'est même le rôle de ta vie.

J'avale un deuxième Xanax. Ça fait un moment que j'ai pas fait d'abdos.

- Ce qui est génial, c'est qu'on touche tous les publics, tu vois ? Les hétéros, les homos, et surtout les bis. Alors, t'en dis quoi ?

Ça fait un moment que j'ai pas fait de développer-coucher.

- Ça me va. Ça a l'air cool.
- Super ! Je savais que t'allais en être ! T'es un bon, Brad, t'es un vainqueur. T'es sûr que tu veux pas un cigare ? Je t'ai dit qu'ils venaient de Cuba ?

Le cigare, c'est mauvais pour les poumons, et donc c'est mauvais pour le corps, et donc c'est mauvais pour les muscles.

- Bon, y a juste un petit truc qu'il faut que tu saches quand même, mais je pense que tu l'auras deviné. C'est un porno.

432 films et, pour l'instant, aucun porno.

- Un porno ?
- Un porno bisexuel, ouais.
- Ça veut dire quoi ça, un porno bisexuel ?
- Ben ça veut dire qu'il va falloir que tu couches avec des femmes...
- Ah.
- ...et des hommes.
- Ah.

Un autre Xanax. J'en suis à combien, deux ? Trois ? En tout cas, le canasson ça l'a pas calmé et il continue à me tartiner les synapses à coups de patins.

- Mais ça te dérange pas, hein ? Tu sais quand même que t'es leur idole ?
- Leur idole ? À qui ?
- Eh ben aux gays ! T'es une gay star, mon pote !
- Ah...
- Encore plus que Channing Tatum ! Me dis pas que tu l'ignorais.
- Mais... Hum... ça voudrait donc dire que je devrais baiser avec... avec un homme ?

Manu hoche la tête avec délice.

- Et... Enfin je... Je ferais quoi ? Je veux dire, je... Enfin, tu sais ? Je serais lequel ?
- Tu serais les deux : d'abord actif puis passif.
- Ah, je vois...
- Alors, t'es partant ? J'ai le contrat là, tout prêt !

- Hum... Je vais y réfléchir un peu.
- Ah bon ?
- Oui, juste un petit peu, tu sais... Il faut que j'en parle à Susie, tu comprends ?
- Susie... Oui, oui, t'as raison, parle-s-en à Susie et puis tu viens me voir dès que c'est fait, hein ?
- Merci Manu.

Je me lève pour sortir de ce trou à rats crasseux. Si je reste une minute de plus, je vais gerber.

- Brad, attends !

Manu me tend une petite boîte noire, un sourire du type « je viens d'exterminer toute une portée de petits chatons et j'ai aimé ça » aux lèvres. Je la prends et le remercie d'un hochement de tête tout en réprimant un début de dégueulis. Je sors à l'air libre. Il est quatorze heures et j'ai rendez-vous chez l'esthéticienne pour mes sourcils. Je regarde la boîte de Manu. Elle est carrée, de la taille d'une pochette de disque. Je l'ouvre. Des photos de femmes nues en train de forniquer avec des dauphins. Par dizaines. Je vomis mes tripes sur le trottoir.

Merci Manu.

Je m'appelle Brad Pitt. Je ne suis pas un sosie de Brad Pitt, je suis Brad Pitt. Mais pas celui que vous connaissez. Ça fait cinq ans que je travaille pour Manu, et j'ai déjà joué dans 432 films. C'est bien plus que Brad Pitt.

Je parle de l'autre.

Avoir un nom comme celui-là, ça aide dans le métier. Ça permet de trouver du boulot facilement. Si je ne suis pas banquable, le nom, lui, il l'est. Mais faut pas croire, le nom ça suffit pas. Il y a le corps aussi qui doit être à la hauteur. Et le corps, ça se travaille. Je vais à la salle dix fois par semaine : une fois le Mardi, Mercredi, Jeudi et Vendredi, deux fois le Lundi, Samedi et Dimanche. Sauf quand c'est la fête des mères. J'ai mes petites habitudes là-bas. Quand j'arrive, Christine est avec Buddha. Le gros tas fait du pull-over. On l'appelle Buddha à cause de ses lobes d'oreilles. Ils sont immenses et flasques comme son double-menton. Buddha souffre de boulimie. C'est pas sa faute. Quand il était petit, sa mère tenait un stand de course à la tarte aux myrtilles à la fête foraine. Cinq joueurs entraînent en lice et celui qui

avalait le plus de tartes en dix minutes gagnait une mini moto-cross. Sa mère obligeait Buddha à participer à chacune des courses, et elle l'entraînait nuit et jour pour qu'il gagne à chaque fois. Elle n'a jamais eu besoin de mini moto-cross. Buddha, en revanche, ne compte plus ses lavages d'estomac.

Christine s'avance vers moi. Christine, c'est ma coach. Sans rien dire, elle me tend son poing fermé. J'ouvre la main. Christine laisse tomber une petite pilule rouge sur ma paume.

- Va te mettre en tenue et on se retrouve aux haltères.

On pourrait croire que ma vie se résume à de perpétuels allers-retours entre salle de musculation, tournages minables, pédicure, coiffeur et putes cocaïnées. Mais non. Ma vie n'est pas faite que de ça. J'aime peindre. Je suis même assez doué. Je devais avoir six ans. Mon père m'avait emmené chez le fleuriste. Quelqu'un était mort, je ne sais plus qui, mais il fallait des fleurs. Pendant que mon père avait le nez dans les géraniums et les myosotis, moi je regardais les tableaux accrochés aux murs. Je m'en souviens encore, il s'agissait de Natures Mortes peintes par Brueghel de Velours. J'étais fasciné. Fasciné par toutes les espèces de fleurs différentes qui se trouvaient dans ses toiles, et je m'amusais à les compter. C'était ma première rencontre avec la peinture. Plus tard, j'ai pris des cours. Mon maître était quelqu'un de très ouvert, assez excentrique, et aujourd'hui je suis quasiment sûr qu'il prenait des champignons avant les leçons. Mais ça, on n'y fait pas gaffe quand on est petit. Ce qui importe, c'est qu'il m'a encouragé. Il croyait en moi. Il disait que l'Art avait besoin d'une résurrection, que les artistes contemporains n'étaient que « d'éloquents adeptes de la masturbation compulsive ». Je l'aimais bien. Il me manque parfois, quand je suis seul devant ma toile. J'ai dû arrêter de le voir le jour où il a commencé à peindre avec son pénis. Ça a effrayé ma mère et elle n'a plus voulu que je continue les cours.

Ce que j'aime peindre par-dessus tout, ce sont les louches. J'adore peindre les louches. Elles sont fascinantes. Transcendantes. C'est beau une louche. C'est simple, c'est courbe, c'est éclatant. Dans la louche se reflète une autre réalité, moins symétrique, plus harmonieuse. Le mercredi, après la salle, je peins.

Je peins tout l'après-midi.

Je peins des louches.

- Un porno bisexuel avec des zombies gays ?

Christine me regarde soulever des poids de cinquante kilos, incrédule.

- Et je serais les deux : passif puis actif, ou le contraire, je sais plus.

Les cinquante c'est pour m'échauffer, après je passe aux quatre-vingt. Christine fronce les sourcils.

- T'as déjà couché avec un gars ?
- Non. Enfin, pas à mon souvenir. Et toi ?
- Ouais, une fois, y a longtemps, quand j'étais encore une jeune fille, avant que je découvre que c'était chiant.

Mes biceps sont aussi gros que des boules de bowling. J'aime ça.

- Et ça fait quoi ?
- Je te dis, c'est chiant.
- Oui, mais ça fait mal ?
- Un peu, mais enfin, c'était pas un porno. C'est du hard ou du soft ton truc ?
- Je sais pas.
- Parce que si c'est du hard, c'est pas cool.

À chaque fois que je plie le bras, c'est un tremblement de terre, la naissance d'une montagne.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?
- Je sais pas. Tu ferais quoi toi ?
- Hum... T'es payé combien ?
- Je sais pas.
- Faudrait voir ça déjà.
- Je crois que Manu a laissé entendre que ce serait assez élevé.

Au fond de la salle, un homme basané de deux mètres de large se pend à la barre de traction. C'est Shakur, il est pakistanais et travaille comme videur au Silver Moon. Il faut pas trop l'emmerder, Shakur. Il se soulève sans problème, d'abord à deux bras, puis il en lâche un et recommence une série avec une main dans le dos

- Et t'en as parlé à Susie ?
- Non, pas encore.

- Va falloir.
- Je sais.

Je pose les haltères. Mon bras luit de sueur. Christine me donne une tape dans le dos.

- Laisse tomber les haltères. On va aller faire un peu de squat, histoire que t'aies des belles fesses pour ton film.

Ça fait trois ans que j'ai rencontré Susie. C'est une chouette fille, Su. Elle était serveuse dans un fast-food avant, et dès que quelqu'un fêtait son anniversaire, elle devait se déguiser en poulet pour lui apporter son gâteau. J'ai jamais vu une fille aussi sexy dans un costume de poulet. Ce fast-food, je l'ai connu par une bouffe qu'avaient organisée quelques gars de la muscu. Mais un soir, j'y suis retourné seul, et j'ai dit que c'était mon anniversaire, juste pour la voir. Juste pour ce court instant où elle allait m'apporter mon gâteau d'imposteur.

Quand j'ai vu Su pour la première fois, j'ai tout de suite eu envie de la peindre. C'était bizarre, parce que jusqu'à présent je ne peignais que des louches. Rien d'autre. Mais elle... Je l'ai attendue après son service, et je lui ai dit que j'avais envie de la peindre. Comme ça, tout simplement, je lui ai dit que je devais la peindre, que je n'avais pas le choix. Elle a eu un petit rire, tout petit, presque rien, et je me le suis pris en pleine gueule comme si c'était un éclat d'obus. Elle me fait ça, Su. C'est comme ça qu'elle est.

Il est tard et quand j'entre dans l'appartement, Susie dort déjà dans la chambre. J'ouvre la porte doucement, juste assez pour laisser un rayon de lumière caresser son visage. L'adultère, ça ne l'a jamais gênée. Je ne l'ai jamais trompée mais je sais que ça ne la gênerait pas. Enfin, je ne pense pas que ça la gênerait. Si je peignais quelqu'un d'autre, ça oui, ça lui ferait du mal. Si je peignais une autre fille, là elle m'en voudrait. Mais pas pour l'adultère.

La poche de mon jean se met à chanter du Elton John. *I'm still standing yeah, yeah, yeah !*

Je ferme la porte précipitamment pour ne pas réveiller Susie et je m'éloigne dans le salon avant de décrocher mon portable. C'est Manu.

- Allô ?

- Brad, dis, tu peins toujours toi, hein ?
- Oui, pourquoi ?
- Je viens de caster un acteur pour le rôle de la maquerelle transsexuelle dans Gay Zombie, Ryan Gosling, je sais pas si tu connais. Bref, il a demandé qui détenait le rôle principal alors on a un peu parlé de toi, et puis il s'est mis à parler de lui, ça n'en finissait plus, j'allais le foutre à la porte avec un paquet de capotes à la framboise mais tu sais quoi ?
- Non.
- Ce mec m'a dit qu'il connaissait un conservateur de peintures, un gars qui collectionne les tableaux ! Alors je lui ai parlé de tes toiles et il a dit que ça pouvait vachement intéresser son ami !
- Tu lui as dit que je peignais des louches ?
- Oui, oui, et justement ce gars, le collectionneur, il paraît qu'il travaille aussi avec des entreprises publicitaires qui veulent faire des campagnes artistiques ou je sais pas quoi. Enfin j'ai pas tout compris mais Ryan a dit que tes peintures pouvaient vachement plaire dans le milieu publicitaire, pour des magasins de cuisine ou de produits ménagers, des trucs comme ça.
- Mais... Mais c'est génial !
- Brad, je suis heureux de faire ça pour toi, vraiment, mais il me faut quelque chose en échange, tu comprends ? Il faut que tu acceptes de faire ce film. Tu pourras rencontrer Ryan sur le tournage et puis je t'organiserai une rencontre avec son ami. Alors ? T'es ok ?

Je me penche dans le couloir pour voir la porte de la chambre. Su ne s'est pas réveillée.

- C'est d'accord. Je le fais.

Visualisez une crique déserte au Cap d'Antibes. Une plage d'or entourée de pins et qui trempe dans une mer aussi bleue que les yeux d'une poupée Barbie. Les rayons du Soleil scintillent à la surface de l'eau et font pétiller le regard. Les vagues paisibles embrassent la roche blanche qui borde le littoral. C'est un endroit paradisiaque. C'est un endroit où on voudrait mourir. Et c'est l'endroit où je vais me faire sauter.

Il y a deux jours, j'ai montré mes toiles à Joanovitch, l'ami de la maquereille transsexuelle. Il avait l'air plutôt enthousiaste mais il n'a pas pu me donner de réponse. Il a dit qu'il devait examiner mon travail avant, avec un peu plus d'attention.

Je suis allongé sur le sable. La plaie en latex qu'on m'a apposée sur le bas ventre me gratte mais on m'a interdit de la toucher. Le réalisateur, une petite raclure de foutre aux cheveux roux et aux yeux noirs sans iris, crie « action ! ». J'ai déjà tourné la partie gentille, la partie active. Maintenant reste le passif.

Et c'est du hard.

Léopold se jette sur moi et me retourne violemment. De sa main droite, il m'arrache les cheveux et m'enfonce le visage dans le sable mouillé. Je me noie dans les allées et venues de la mer. Je sens les gouttes de son maquillage couler le long de ma colonne vertébrale. Léopold mesure deux mètres et pèse cent-dix kilos. Je sens une vive douleur me poignarder les entrailles. Sa main géante maintient ma nuque contre le sol. Mes cuisses tentent de se relever mais Léopold m'interdit tout mouvement d'un puissant coup de bassin. Je suis un bout de viande. Je suis passif. Il n'y a rien à faire, je suis impuissant. Tout se déchire en moi. La muqueuse anale est aussi fine qu'un mouchoir en papier. J'ai fait des recherches. Je ferme les yeux. Je ferme les yeux et j'attends, comme Glandür. Et j'essaie de me convaincre que ce n'est qu'un mauvais rêve. Et je pense fort à Susie dans son costume de poulet. Bientôt, tout ça sera fini. Bientôt. Je pousse sur mes triceps pour respirer un peu d'air, pour me libérer du sable. Mais Léopold me soulève la tête, la tire jusqu'à lui et me mord l'oreille droite avant de m'enfoncer à nouveau le visage dans le sol. Alors j'avale. J'avale le sable mouillé, j'avale les cailloux, j'avale toute cette merde sans me poser de question. Et je pense au sourire vicieux de Manu, cette petite pute. Bientôt, bientôt tout sera fini.

Ejaculation lancinante.

« Coupez ! »

« On en fait une deuxième ! »

Léopold se relève. Je me retourne sur le dos pour remplir mes poumons d'air.

« On reprend dans trente secondes ! »

La maquereille transsexuelle s'approche de moi. J'ai une vue splendide sur les dessous de sa mini-jupe en cuir.

- Tu as été superbe, bravo ! J'ai eu Joanovitch au téléphone, il adore ton travail, il est prêt à conclure un marché avec toi !

« On reprend dans dix secondes ! »

- Bon je te laisse, continue comme ça, t'étais vraiment bien.

La maquerele s'éloigne. Je pense à Susie. Je pense à Christine. Je pense à moi.

Et je souris.

Mon ventre est rempli de sable.

« Action ! »